

Remerciements

Nous remercions avant tout Dieu le tout puissant de nous avoir donné la santé et le courage d'effectuer ce travail de recherche.

Nous remercions ensuite M. MAHMOUDI notre directeur de recherche qui, par ses conseils et remarques constructifs, nous a aidées à faire ce travail.

Nous remercions aussi les membres du Jury d'avoir accepté de corriger et d'évaluer notre travail.

Nous remercions enfin toute personne nous ayant aidées de près ou de loin.

Riane et Kenza

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail à ma grand-mère, ma muse.

A mes chers parents, mon frère et ma sœur pour leur amour, confiance, ainsi que leur soutien inconditionnel.

A ma meilleure amie Imene étant présente durant les moments les plus difficiles.

A mes enseignants qui m'ont inculquée l'amour de la littérature algérienne.

Riane

Dédicaces

Je dédie ce mémoire à mes parents.

A mes sœurs qui me soutiennent constamment.

A mes frères.

A mon neveu et nièces.

A mes amies Nabila, Nadia, Ghania et Imene.

A mes chats qui, pour moi, sont une source d'amour et d'énergie.

Et enfin à toutes les personnes qui souffrent en silence.

Kenza

Sommaire

Introduction générale	8
Chapitre I : Le recul de la liberté	
Introduction	12
1.1 Le rôle de la femme dans sa libération.	13
1.2 La libération dans le cadre politique.	15
1.3 L'art sous l'oppression de l'intégrisme religieux	18
1.4 L'autorité masculine et ses répercussions sur la liberté de la femme.	22
Conclusion	26
Chapitre II : La liberté en action	
Introduction	29
2.1 Liberté conquise	29
2.2 La liberté limitée.	34
2.2.1 L'emprise d'un frère extrémiste et d'une mère conservatrice.	36
2.2.2 La réflexion de Sartre au sujet de l'emprise.	44
2.2.3 La question de l'amour pour Sartre.	45
2.3 La liberté absolue	47
Conclusion	50
Conclusion générale	52
Bibliographie	54

Introduction générale

La littérature algérienne produite par les femmes naît dans les années 50. Elle connaît, depuis, une ascension avec bon nombre d'écrivaines telles Assia Djebbar, Maïssa Bey, Malika Mokeddem, Nina Bouraoui, et bien d'autres connues et reconnues pour leur engagement littéraire. Bien que tout récit soit fictionnel, ces femmes de lettres s'inspirent de la réalité historique, sociale et politique du pays pour écrire. Pour elles, écrire est une forme de résistance. Elles écrivent sur des thèmes révélant les contraintes dont elles souffrent quotidiennement. Leur écriture se décrit comme étant transgressive car enfreignant les interdits religieux comme patriarcaux freinant la liberté et la parole de la femme. La femme et la liberté sont des thèmes majeurs que traite cette littérature féminine surtout et spécialement dans les années 90, années de crise civile en Algérie. Nombreuses sont alors ces écrivaines qui entrent dans l'écriture de l'urgence non seulement pour témoigner de la réalité de la société algérienne encerclée par l'obscurantisme, mais aussi pour mettre en avant la situation de la femme et le devenir de sa liberté durant cette période sombre qu'a connue le pays.

Cela est surtout le cas de Maïssa Bey connue sous le nom de Samia Benameur, femme de Lettres algérienne d'expression française née en 1950 à Kser Alboukhari. Très jeune elle découvre le goût de la lecture qui la rapatrie dans l'univers de l'art émaillant sa vie qui fut autrefois insipide suite à la perte de son père qui décède sous la torture de l'armée française durant la guerre d'Algérie. Ce terrible souvenir la pousse à écrire ses peines pour guérir sans autant être lue afin de contourner les jugements des autres, elle statua d'éclipser son talent jusqu'à ce que son attachée Lettrée tombe sur des textes poétiques l'incitant à les partager et faire le premier pas dans la scène littéraire. Samia Benameur décide enfin de publier son premier roman sous un pseudonyme insufflé par les femmes qui ont réussi à lui façonner une nouvelle identité en la qualifiant de féministe pour pouvoir dire l'indicible. Qu'avec la maîtrise de la langue française elle se permet de s'exprimer ouvertement. Pour elle, cette langue était considérée telle une amie d'enfance, une confidente de tous les jours dont la rencontre se fait par l'intermédiaire du père ancien instituteur qui a immédiatement prophétisé le parcours d'écrivain que sa fille allait connaître au cours de son existence. Il lui a inculqué l'amour de la patrie, c'est alors qu'on s'accrochant au titre d'écrivaine algérienne d'expression française qu'elle traduit cet amour par l'engagement mettant en avant l'histoire coloniale dans *Pierre sang papier ou cendre* (L'aube 2008) et *postcoloniale* dans *Bleu blanc vert* (L'aube 2006). Ces créations font rattraper les années de son absence sur le champ littéraire en imitant les anciens auxquels elle souhaitait faire

partie pendant les années cinquante dans le but de casser les secrets, les tabous historiques et sociétaux de son pays.

Cependant, les conditions dans lesquelles Maïssa Bey vivait, à une certaine période, lui ont montré qu'il soit judicieux de s'intéresser à la condition de la femme et la société algérienne. Ceci dit, son premier roman publié en 1996 est en guise de réponse aux appels au secours de la part de son pays qui sombrait dans le sang injecté par la guerre civile.

Se laissant inspirer par la plume d'Albert Camus, l'autrice insuffle un air de philosophie au long des lignes de cette œuvre pour traiter un sujet suscitant de la réflexion. C'est alors, qu'elle se laisse guider par son auteur attitré pour accomplir cette première expérience mettant en avant des thèmes sociopolitique, historique et féminin, tous les trois étroitement liés. Maïssa Bey réussit à créer un roman aussi poétique que philosophique qui ont fait de ce dernier un refuge pour toutes les femmes égarées qui peuvent se lire, se découvrir et se construire.

« *Au commencement était la mer* » raconte l'histoire tragique de « Nadia », une jeune fille de 18 ans rêvant de liberté dans une Algérie en pleine guerre civile. Il représente une volonté de rompre le silence imposé par une société patriarcale où l'homme détient l'autorité.

« Nadia » aime lire, aime aller vers la nature, ce qu'elle fait justement pendant les vacances d'été dans une maison au bord de la mer prêtée par son oncle. Mais la présence de son frère « Djamel », un islamiste, ne lui rend pas la vie facile et sa mère veuve et conservatrice est quasiment absente par son silence de ce fait, impossible pour « Nadia » de lui raconter ce qu'elle ressent, ce dont elle rêve.

C'est au bord de la mer que « Nadia » croise le regard de celui qui va renverser encore plus sa vie. « Karim », un jeune homme dont elle tombera amoureuse, mais qui ne l'aimera pas autant.

Maïssa Bey s'est intéressée dans son premier roman « *Au commencement était la mer* » à la notion de la liberté touchant la femme algérienne des années 90 démontrant la vision de ces êtres en cette délicate période de l'histoire. L'autrice se permet à travers son imagination de donner la voix à un personnage féminin représentant les femmes algériennes de nature rêveuse. C'est-à-dire, cette femme de lettres met son protagoniste nommé Nadia à l'épreuve, afin de pouvoir répondre à ses propres questionnements et voir

de plus près le cheminement de la liberté dans la société algérienne sombrée dans la guerre civile.

Dans ce cas nous aimerions à notre tour répondre à ces interrogations :

Comment évolue la question de la liberté de la femme algérienne dans la société ?

Est-ce que la femme algérienne peut être libre dans une société en métamorphose ?

A la lumière de ces problématiques, nous allons suggérer deux hypothèses :

La première est le recul de la liberté causé par la montée de l'intégrisme.

La deuxième est l'impact de l'autre qui peut être, une mère, un père, un frère...etc.

Pour bien structurer cette recherche, nous avons réparti notre travail en deux chapitres essentiels, le premier sera consacré à la présentation du recul de la liberté dans la société algérienne. Et le deuxième à l'analyse interne de l'œuvre en s'appuyant sur la démarche Sartrienne qui met en avant la notion de l'existentialisme.

Chapitre I :

Le recul de la liberté

Introduction

La société représente un ensemble d'êtres humains vivant en compagnie ayant construit, à travers leur histoire, une culture qui leur permet de se distinguer des autres Etats. C'est d'ailleurs, la science sociale, discipline chargée d'étudier la notion en question avec toute sa complexité. C'est pourquoi, ce lieu de regroupement ne cesse de changer à travers la manifestation des évènements qui engendre un impact sur les individus demeurant responsables aux nouveaux produits au cours du temps.

Dans ce cas, la société algérienne a été touchée par des transformations au niveau de l'idéologie aux différents moments de l'histoire. C'est-à-dire, de nombreuses emprises ont fini par inculquer des valeurs et en déraciner d'autres, les individus suivent les instructions des premiers en laissant leurs traces aux seconds. Cependant, la société algérienne semblable aux autres, ne refuse pas le développement qu'elle croise sur tous les plans. La communauté se laisse surpasser par les conséquences des évènements tumultueux touchant l'un des éléments capitaux de toute existence.

La liberté permet au plus petit des détails d'une société d'illuminer ses caractéristiques. C'est pourquoi, chaque Etat profite de sa vivacité déployant une culture en pleine croissance reflétant le passé ainsi que le présent.

Par ailleurs, une période de domination s'impose, généralement, en captivant cette liberté. Cela frappe également l'Algérie pendant plusieurs années. C'est ce qui montre une certaine suprématie prônant sur la société envisageant d'éclipser la trace de toute culture. Par conséquent, l'Algérie était très souvent en quête de sa liberté.

Après quelques années d'une autonomie rattrapée, la société algérienne fut saisie par une énorme tragédie due à la croyance extrémiste. C'est alors, que le changement s'empare, une fois de plus, de cette société touchant tous ses secteurs. Nous verrons cette détérioration du système touchant complètement la liberté de l'individu. Cette gageure du monde sociopolitique, que nous nous apprêtons à relever nécessite de s'attarder sur des phénomènes contre-révolutionnaires, tel que l'islamisme...

1.1 Le rôle de la femme dans sa libération.

L'émancipation de la femme algérienne était apparente bien avant l'indépendance en contribuant à son exécution : « *Successivement à la grève des étudiants le 19 mai 1956, de nombreuses étudiantes vaillantes ont décidé d'abandonner les bancs des écoles pour rejoindre les rangs de la révolution, en s'engageant aux côtés des moudjahidine.*¹ ». Malgré, l'envahissement des colons français, elle avait la liberté de faire des choix « *en passant au travers des zones meurtrières dans la nuit sombre au détriment de leur vies afin de porter assistance et évacuer les moudjahidine blessés sur les champs de bataille.*² ». C'est ce qui montre l'engagement de la gent féminine ainsi que le degré de son autonomie dont elle profitait pleinement, c'est alors que le fruit de ses sacrifices est gagné pour pouvoir offrir une certaine liberté à toutes les femmes de la nouvelle génération : « *Ainsi, elle a, par sa participation à la lutte, gagné son droit et sa place dans l'Algérie de demain. Elle a gagné aussi sa liberté. Demain, dans la constitution de la Nation Algérienne, elle fera encore plus.*³ »

Quelques années après son indépendance, l'Algérie, égale aux autres Etats, se dirigeait vers la modernité sans lâcher le principe des traditions essentielles représentant le pays. De forts efforts, ayant suivi cette libération, y déclenchent un développement économique, social et culturel importants. Cette période de l'histoire est caractérisée par la promotion de la femme marquant des réformes qui aideront les femmes à acquérir les mêmes droits que les hommes. Cela se réalise grâce à la scolarisation des filles ainsi que leur entrée étant permise au travail dans tous les secteurs, à savoir (administration, santé, éducation, industrie, services...etc.).

Du moins qu'elles ont pu acquérir, c'est d'avoir une place dans la société d'une Algérie indépendante qui est marquée par une identité dont la femme participe à l'enrichissement par divers moyens. Le premier se traduit par l'habillement, qui a depuis toujours été le

¹Le rôle de la femme dans les services de santé durant la révolution glorieuse, source : <https://www.poste.dz/philately/s/1400#:~:text=> consulté le 19 Mars 2022.

²Ibid.

³C'est un essai : Femmes dévoilées, Des Algériennes en France à l'heure de la décolonisation chapitre 7 Désengagement, source : <https://books.openedition.org/enseditions/7293?lang=fr> consulté le 19 Mars 2022.

reflet de celui qui le porte, il est également un signe d'appartenance à un groupe social, une manière d'affirmer son identité, de se faire connaître et reconnaître. En d'autres termes, l'Algérie est caractérisée par une énorme richesse culturelle représentant la femme kabyle, algéroise...etc. C'est à travers les vêtements que la femme algérienne réussit à s'exprimer, cela dit, elle a le droit de diversifier des signes symbolisant ses pensées en toute liberté. Cependant, le passage des Français sur la terre algérienne a influencé homme et femme dans le cadre de la tenue vestimentaire. Les femmes dites travailleuses rejoignaient les lieux de travail en assumant un style de vêtement de son propre choix (le port de la jupe, pantalon) et apprivoisant une coupe de cheveux adaptée à cette époque. La scène publique représentait tous les types de personnes, qu'elles soient femmes aux habits traditionnels ou modernisés, elles avaient toutes leur place.

Le second se traduit par le chant, la femme algérienne laissait sa voix transporter son expression, fut libre durant la guerre et bien après l'indépendance. Quelques-unes ont clairement marqué leur époque. A leur tête existe « *Nouara* » qui, à travers sa carrière, montre qu'une femme, à cette époque, avait le droit de mettre en avant sa passion. Elle lançait sa voix, à travers les ondes de la radio, pour parler de la femme : « *Elle animait durant les années soixante-dix, Nouara l'émission féminine Urar elxalath (place aux femmes)*⁴ ».

La femme algérienne excellait aussi dans la comédie. Peu d'entre elles apparaissaient sur les écrans des foyers algériens. L'artiste évoquée « *a interprété plusieurs rôles dans les pièces de théâtre radiophonique de la chaîne II*⁵ ». Ces pratiques artistiques ont harmonisé cette période « *des grandes espérances*⁶ » avec l'émergence des groupes de nouvelles générations insufflant une diversification dans les genres musicaux en passant du « chaabi au Rai » :

A la fin des années 70 et au début des années 80, une nouvelle génération débarque avec des instruments de leur époque et viennent révolutionner le Rai en s'imprégnant des styles rock, pop, funk. Les producteurs de disques pour les différencier des cheikh et cheikha, leur accole le surnom de cheb et cheba (jeune en arabe).⁷

⁴*Nouara : biographie Musique Kabyle*, source : <http://www.music-berbere.com/artiste-nouara-ia-43.html> consulté le 19 Mars 2022.

⁵*Ibid.*

⁶*Alger 60 70 : années euphoriques*, source : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts> consulté le 19 Mars 2022.

⁷*Algérie : Musique et tradition*, source : <https://www.cvs-mediatheques.com/?art=4486> consulté le 19 Mars 2022.

Cette période, marquée par l'indépendance, montre la fleuraison de l'art, auquel s'accroche le peuple algérien pour reprendre goût à la vie. Elle est aussi idéalisée par la peinture qui sera encouragée par « Mohamed Khedda ». Celui-ci incite les créateurs d'une « *modernité artistique nationale à puiser librement dans des références arabo-berbère tout en confrontant ces recherches à l'art contemporain international*⁸ ». Par conséquent, « *Alger devient un carrefour culturel que consacre l'organisation, en 1969, du premier festival culturel panafricain.*⁹ »

Cette partie euphorique de l'histoire n'a pas été endiguée par « *la nouvelle constitution imposée, en 1963, consacre l'islam comme religion d'état et la langue arabe comme langue nationale*¹⁰ ».

1.2 Libération dans le cadre politique.

Le système se libère avec l'élection du président « Chadli Bendjedid », qui ne considère plus le FLN comme parti unique, cela dit, « *il décide le 10 octobre 1988 de faire approuver par référendum, une nouvelle constitution qui abolit le rôle du FLN*¹¹ ». A travers ce départ, la liberté dans la création des partis étant très répandue, les individus en profitaient pour représenter la voix du peuple en « *sortant de la clandestinité*¹² ». C'est alors, que des mouvements, créés après l'indépendance, refont surface en cette période où règnent compréhension et calme, tels « *Le front des forces socialistes (FFS), Parti de l'avant-garde socialiste (PAG)*¹³ ». Cela montre que la structure, instaurée par le pouvoir établi, offre le privilège de mettre en avant les revendications des jeunes Algériens en ce qui concerne le devenir de l'Etat.

⁸ *ECRIRE UNE HISTOIRE DE L'ART « MODERNE » EN ALGERIE : MOHAMED KHADDA, PENSEES POUR UN ART NOUVEAU*, Emilie GOUDAL, source : https://www.academia.edu/33129466/%C3%89crire_une_histoire_de_l_art_moderne_en_Alg consulté le 23 Mars 2022.

⁹ *Alger 60 70 : années euphoriques*, source : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts> consulté le 19 Mars 2022.

¹⁰ *ECRIRE UNE HISTOIRE DE L'ART « MODERNE » EN ALGERIE : MOHAMED KHADDA, PENSEES POUR UN ART NOUVEAU*, Emilie GOUDAL, source : https://www.academia.edu/33129466/%C3%89crire_une_histoire_de_l_art_moderne_en_Alg consulté le 23 Mars 2022.

¹¹ *L'évolution de l'Algérie depuis l'indépendance*, source : <https://doi.org/10.3917/sn.014.0027#xd>, consulté le 25 Mars 2022.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

L'arrivée du nouveau président se traduit par la délivrance : « *Chadli Benjedid a cherché à se draper d'une tunique plus vertueuse en libérant tous les prisonniers politiques qui croupissaient dans les geôles en raison de leur opposition au régime de Boumediene.*¹⁴ »

Le passage montre que le pouvoir s'allège, en reflétant une démocratie basée sur le droit du peuple au choix du corps politique. Par la même idée, le président élu « *a tenu également à se distinguer sur le fonctionnement des institutions : en nommant un premier ministre, il a voulu donner l'impression d'instaurer une plus grande collégialité au sein du pouvoir*¹⁵ ». Cela explique que chaque individu semblait avoir trouvé l'image d'un pays symbolique. Autrement dit, chaque groupe diplomatique a sa chance de mener sa voix au pouvoir en exprimant son opinion. S'ajoute à cela, l'apparition d'associations qui « *avaient suscité beaucoup d'enthousiasme, par leur nombre et leur vivacité*¹⁶ ». Cette création représente le « *en voie de développement*¹⁷ » et « *l'affirmation d'une réelle société civile autonome par rapport à l'état*¹⁸ ».

Au-delà de cela, la liberté d'expression se réalise à l'aide de la presse écrite, qui pullule un grand nombre de « *journaux indépendants*¹⁹ » dont les sujets sont abordés en français et appartenant à des titres tels : « *Le Quotidien d'Algérie, El Watan, et Le Soir d'Algérie*²⁰ ». A leurs côtés, d'autres journaux adviennent des quotidiens en un point où leur davantage tels : « *le quotidien arabophone El chourouk, El yaoumi, et El khabar*²¹ ». Cela dit, le pouvoir donne autant de liberté dans la création des associations comme dans celle des journaux privés. Par conséquent, « *De nombreux journalistes de la presse étatique ont créé, avec leurs confrères, des quotidiens privés grâce à l'aide de l'Etat*²² ».

¹⁴15. 1979-1983 : le double visage du régime Chadli, source : <https://www.cairn.info/revue-sud-nord-2001-1-page-27.htm> consulté le 25 Mars 2022.

¹⁵Ibid.

¹⁶Transformation du mouvement associatif en Algérie depuis 1989 : les voies de la professionnalisation, Nordine MIHOUBI, source : <https://journals.openedition.org/insaniyat/15313?lang=ar>, consulté le 29 Mars 2022.

¹⁷Ibid.

¹⁸Ibid.

¹⁹Le développement de la presse électronique en Algérie : Des dispositifs aux pratiques journalistiques, Etude d'un échantillon de journaux en ligne, Fatima Zohra Taiebi Moussaoui, source : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/2796>, consulté le 04 avril 2022.

²⁰Ibid.

²¹Ibid.

²²Ibid.

L'ouverture s'annonce largement sur la politique, au biais « *des événements du 5 octobre 1988*²³ » ayant engendré des changements « *du système politique et médiatique*²⁴ ».

Ce changement diplomatique n'a pas touché la question de l'identité concernant la langue qui demeure arabe. Ce climat favorise l'émergence du « *Front Islamique du Salut*²⁵ », qui profite de la démocratisation ainsi du déclin du FLN, pour fonder « *une république islamique*²⁶ » ayant mis fin à la progression des autres partis encourageant « *l'unité de la nation arabe et de l'autre à la montée d'un message radical, prônant le djihad et le refus de la démocratie assimilée à l'Occident et à l'irréligion*²⁷ ». C'est alors, que tout signe de modernisation, étant traduit par le manque de croyance, est strictement interdit dans une société en pleine métamorphose.

Par conséquent, le président Chadli Bendjedid profite de cette ambiance, pour accueillir en Algérie, des enseignants égyptiens spécialisés dans les affaires islamiques ainsi pour propager la sensibilisation du peuple en chargeant des connaisseurs tel « *Abassi Madani* » de « *prendre le contrôle de la mosquée d'Al-Argham*²⁸ ».

C'est alors, que la langue arabe sera défendue en faisant son introduction dans « les manuels scolaires » durant les années 80, des propos renvoyant à l'identité « *arabo-musulmane* » y sont illustrés s'inspirant de « *Abdelhamid Ibn Badis : L'islam est notre religion, l'arabe est notre langue et l'Algérie notre patrie*²⁹ ». Ces années avant l'arrivée du FIS, représentaient une sorte de préambule d'une continuité d'un avant-projet. Le choix d'un idiome, pour l'Etat, semble avoir une énorme importance sachant que l'arabe est la langue du coran. C'est pourquoi, « *Dans les années 1990, beaucoup d'enseignants et inspecteurs de français ont été assassinés ou menacés de mort*³⁰ ». Cela dit, l'ouverture qu'a connue l'Algérie durant la courte période de libération prend fin en commençant par

²³Le développement de la presse électronique en Algérie : Des dispositifs aux pratiques journalistiques, Etude d'un échantillon de journaux en ligne, Fatima Zohra Taiebi Moussaoui, source :

<https://journals.openedition.org/anneemaghreb/2796>, consulté le 04 avril 2022.

²⁴Ibid.

²⁵L'évolution de l'Algérie depuis l'indépendance, source : <https://www.cairn.info/revue-sud-nord-2001-1-page-27.htm>, consulté le 25 Mars 2022.

²⁶Ibid.

²⁷Ibid.

²⁸Ibid.

²⁹Ibid.

³⁰Officialisation de la langue amazigh en Algérie : impact sur les attitudes et représentation sociolinguistique de quelques locuteurs algériens, Mourad BEKTACHE, source : <https://doi.org/10.4000/multilinguales.3764>, consulté le 08 avril 2022.

mettre en avant « *le rejet* », à savoir que même « *la langue amazigh a été toujours rejetée et stigmatisée*³¹ ». Une identité s'impose en annonçant l'étroitesse d'esprit.

Par ailleurs, les objectifs mis en place par « Chadli Bendjedid », après le décès du président « Boumédiène », ont pris surface tel le code de la famille appliqué : « *Trois avant-projets sont élaborés dont les deux derniers confirment la dimension patriarcale du fiqh malikite.*³² ».

Cela explique que la libéralisation qui a existé durant quelques années fonçait vers l'oppression. L'Algérie accueille les premières années 90 dans la peur d'un violent changement dans le cadre politique qui fut, pour un instant, clément avec ses offres. Cependant, l'ambition du « *Front Islamique du Salut* » se traduit par la domination ayant touché tous les secteurs. C'est alors, que la société ne ressemble plus à celle des années 1962 et cela se remarque à travers les éléments essentiels qui bâtissent une communauté, à savoir la culture.

1.3 L'art sous l'oppression de l'intégrisme religieux.

L'art contemporain qu'a connu l'Algérie se dirigeait vers son abolition, durant les premières années de ce qu'on appelle la décennie noire : « *Comme tous les mouvements populistes, l'intégrisme est l'ennemi des intellectuels et de la culture.*³³ »

Les islamistes propagent leur idéologie qui dit que l'homme ne doit qu'adorer son créateur. Cependant, son élaboration répandue de son génie risque de le mettre en « *concurrence avec Dieu*³⁴ », c'est-à-dire l'individu est voué à la soumission et non à la « *création* ». Cela commence « *en juin 1990, où le FIS remporta 65 des mairies avec la fermeture de la cinématique de la ville*³⁵ » qui représentait le noyau de la culture algérienne. La chasse à la culture se fait avec la transformation des lieux culturels en « *associations religieuses* », pour fonder une société islamique dépourvue d'un folklore qui, autrefois était

³¹Officialisation de la langue amazigh en Algérie : impact sur les attitudes et représentation sociolinguistique de quelques locuteurs algériens, Mourad BEKTACHE, source : <https://doi.org/10.4000/multilinguales.3764>, consulté le 08 avril 2022.

³²Le 09 juin 1984, le code de la famille promulgué Babzman, source : <https://babzman.com/cela-sest-passe-un-9-juin-1984-promulgation-du-code-de-la-famille/> consulté le 08 avril 2022.

³³Rachid MIMOUNI, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, Ryadh El Feth, Ed. Rahma, 1993, p. 51.

³⁴*Ibid.*

³⁵*Ibid.* p. 52

soigneusement sauvegardé : « A Alger, les soirées de gala ne pouvaient plus se tenir que sous la protection des forces anti émeutes.³⁶ »

C'est alors, que le chant devient interdit, contrairement aux années 70, où la musique émergeait avec fleuraison des artistes de renom. Le Raï est ciblé par les frères musulmans, pour atteinte aux valeurs d'une société conservatrice qui se construit, « A Oran, le festival de la chanson Rai fut sournoisement torpillé³⁷ ». Cette Pratique artistique, attirant autant de personnes, éveille l'attention des islamistes, et cela se traduit par la rivalité entre les deux camps contradictoires. Une sorte de concurrence s'est installée dans les quartiers populaires. Deux chemins différents étaient proposés pour construire un nouvel imaginaire.

La réussite des intégristes dépend de la transformation des créateurs d'art en êtres dépourvus de talents poussant ainsi le peuple à se remettre en question, ils disaient au chanteur de Raï « Cheb Hasni » : « Les gens t'adorent. S'ils te voient prier, ils viendront prier eux aussi³⁸ », pour pouvoir réaliser une nouvelle société, aux activités collectives, intolérante face à la différence.

Par ailleurs, c'est la « foi³⁹ » qui s'installe, pour mettre fin à « l'art⁴⁰ ». C'est-à-dire, le nouveau système œuvre à la suppression des « formes d'expression artistique : littérature, musique et bien entendu peinture⁴¹ ».

Aussi, beaucoup de disciplines ont perdu une certaine profondeur, avec le retrait des détails tels « les sciences humaines qui restent globalement suspectes à leurs yeux, elles se sont transformées en cours de propagande islamique⁴² ». C'est pourquoi, les étudiants n'ont plus le droit de s'inspirer de grands philosophes. Les étudiants qui se consacrent à ces disciplines n'entendront jamais parler de Darwin, de Freud, d'Auguste Comte, encore moins de Marx.

Cette opération œuvre à éviter toute influence orientant les jeunes étudiants à choisir leur propre voie, dans le but d'alimenter une certaine idéologie dominante, montrant une seule

³⁶Rachid MIMOUNI, *op. cit.*, p. 52.

³⁷*Ibid.* p. 53.

³⁸*Cheb Hasni, le raï est mort, vive le raï*, Rachid LAIRECHE, 08 août 2019 à 17h06, source : <https://www.liberation.fr/musique/2019/08/08/cheb-hasni-le-rai-est-mort-vive-le-rai>, consulté le 10 avril 2022.

³⁹ Rachid MIMOUNI, *op. cit.*, p. 51.

⁴⁰*Ibid.*

⁴¹*Ibid.*

⁴²*Ibid.* p. 54.

et unique direction. Cela explique que l'individu ne se permet plus d'exprimer ses pensées et qu'il devrait mettre des limites, aux réflexions lui frôlant l'esprit. Pour la même idée, les témoignages ainsi que les essais mettent en avant l'interdiction qui surgit face à la divergence d'opinion ayant bâti la société algérienne d'autrefois. Cela veut dire que, tout raisonnement semble s'opposer à la croyance collective lancée par les intégristes, risque d'être répudié. C'est durant ces premières années de la décennie noire, que quelques habitudes, dites religieuses, intègrent la norme, afin d'achever toute création, reflet de la modernité d'une jeunesse passionnée. Le discours des intégristes fait appel à la passion plutôt qu'à la raison. Cela dit, que « *l'intelligence* » ne figure plus dans un climat, où « *l'instinct* » est recommandé.

Dans l'univers de la création, les journalistes algériens ont connu une brève libération, avant l'apparition du « *Front Islamique du Salut* ». C'est au moment, où l'Algérie aurait pu connaître son évolution vers un pluralisme médiatique salvateur, que les aléas de l'histoire en ont décidé autrement. Cette fonction qui a pour objectif d'informer le peuple se retrouve privée de cette liberté d'expression « *et pourtant, quelques années plus tôt, l'Algérie semblait en passe de réussir sa transmission vers un système pluraliste*⁴³ ». Par conséquent, la presse privée ne se permet plus de révéler les faits tels qu'ils sont. Soumise à des pressions contradictoires de la part de la société et des acteurs du drame qui se joue dans les coulisses, elle ne parvient pas à satisfaire l'attente des Algériens.

Ainsi, le métier de journaliste devient difficile à mener, en Algérie. Beaucoup de journalistes subissent la censure, suite à la publication de textes poétiques reflétant le camp auquel ils appartiennent. Cependant, le contexte ne leur permet plus de mettre en avant le côté artistique de leur fonction, « *Les journalistes deviennent alors des militants et perdent leur regard critique*⁴⁴ ». A travers la parole qui est office d'arme, l'intellectuel se donne corps et âme en payant le prix de sa vie. Cela explique que l'engagement, durant les années noires, devient le devoir de chaque artiste.

En effet, les journalistes étaient généralement, le personnage principal du drame témoigné dans les romans, comme le dévoile Maïssa Bey dans « *Au commencement était la mer* »,

⁴³Journalisme dans la guerre, source : <https://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2009-> consulté le 14 avril 2022.

⁴⁴*Ibid.*

montrant une partie déchirante : « *Ils ont tué son père. Son père écrit dans un journal. Il est journaliste je crois.*⁴⁵ »

Ce passage représente une certaine réalité, qui nous fait penser à beaucoup d'intellectuels ayant perdu la vie sur le champ de bataille tel « Tahar Djaout », premier érudit, victime de la décennie noire dont la suite n'a pas eu de fin. Cependant, leur seul et unique objectif était de lutter contre l'instauration de la religion au sein du pouvoir tout en défendant le livre dans sa diversité déployant sa propre culture.

Ce mouvement macabre n'a pas seulement touché les secteurs évoqués, mais aussi la femme. Son enracinement dans le pouvoir met la liberté de cette dernière en péril, sachant qu'elle est placée au premier rang d'un projet de changement intégrant la société.

Leur enracinement dans le pouvoir met la liberté de la femme en quarantaine, à cause de leurs idées surannées, poussant à changer la vision d'autrui à l'égard de cette dernière : « *Si le programme des intégristes reste des plus flous, leur projet de société affiche clairement qu'il se bâtera contre la femme*⁴⁶ ». En commençant par lui imposer un habit standard qui fait son apparition dans les marchés, sensibilisant un grand nombre d'individus sur les avantages du tissu. La propagation se fait rapidement avec la distribution des hidjabs dans les autobus accompagnés de mots horribles, rappelant le terrible dénouement de chacune osant refuser de le porter. Par ailleurs, les chaînes de télévision produisent des « *émissions religieuses* », qui œuvrent au voilement des femmes tout en reliant ces dernières aux filles de bonne famille, qui se démarquent de celles non voilées.

Cette réaffirmation du patriarcat, insistée par réislamisation sociale, vise à contrôler le corps de la gent féminine, ainsi qu'à monter une société dominée par l'islamité. Toutefois, l'habit était le moyen par lequel se met en avant l'expression féminine, c'est alors, que le raisonnement des conformités prive la femme algérienne, des années 90, de sa formation en la ramenant à son statut d'objet, évitant de la considérer comme sujet politique autonome.

Epouvantée ou étant convaincue, dans les deux cas, la femme algérienne, de cette époque, s'approvisionne en qualité d'habillement. Cette métamorphose de l'idéologie, fondée par les frères musulmans, met en place des idées archaïques faisant associer la femme à un

⁴⁵Maïssa BEY, *Au commencement était la mer*, Alger, barzakh, 2012, p. 105.

⁴⁶Rachid MIMOUNI, op. cit. p., 29.

objet de désir, c'est ce que Rachid Mimouni souligne dans son essai : « *elle est la source de tous les tourments. L'inadmissible est qu'elle ait un corps, objet des désirs et fantasmes masculins*⁴⁷ ». Cela montre que la femme est conditionnée dans sa façon de s'habiller en perdant la possession de son corps : « *Sa beauté devient une circonstance aggravante. Tout apprêt ou parure prend la forme d'une incitation intolérable*⁴⁸ ». C'est alors, que toute liberté individuelle, provenant de la gent féminine, est exclue, c'est-à-dire, se faire belle n'est plus une affaire personnelle. En d'autres termes, la femme doit convoquer la religion pour se permettre de s'engager dans une occupation la concernant, voire jusqu'à être orientée par un homme qui est généralement spécialisé dans les affaires religieuses. Ce commandement religieux prône l'infériorité de la femme algérienne.

Dans ces conditions, toutes les femmes, de quelconque profession, sont privées de sortir tête nue dans les places publiques, fréquentées communément, par les hommes. C'est pourquoi, Rachid Mimouni insiste, dans son essai, sur l'invention du voile, qui sert à éloigner le regard de ces derniers « *Le voile est destiné à inhiber le désir masculin*⁴⁹ ».

Si la femme perd son identité au sein de la société, c'est parce qu'elle franchit un lieu, dans lequel elle n'est pas censée circuler. L'uniforme, porté désormais, représente l'habit féminin des années 90, cela montre que l'individu en question ne doit pas être identifié : « *Le port du hidjab est présenté comme un moyen de protection face à l'hostilité de la rue. Une fois encore, les stratégies identifiées sont présentées comme des stratégies individuelles*⁵⁰ ». C'est-à-dire « *La place des femmes dans la société algérienne apparaît comme le point de crispation de ces tensions*⁵¹ ».

1.4 L'autorité masculine et ses répercussions sur la liberté de la femme.

Après la réussite des islamistes dans la propagation du voilement de la femme, ils tentent de l'enfermer, laissant largement de la place aux hommes dans la société. C'est-à-dire, l'élimination de toute trace féminine dans l'espace public, est liée à la régénération de

⁴⁷Rachid MIMOUNI, *op. cit.*, p. 29.

⁴⁸*Ibid.*

⁴⁹*Ibid.* p. 48.

⁵⁰Laetitia ATLANI-DUAULT, *Relations familiales, normes genrées, et militantisme féminin en Algérie : Jalons pour une anthropologie de la violence*, Thèse de doctorat, sous la direction de Frédérique FOGEL, p. 6, source : http://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/LEBAS_Chlotilde-2.pdf, consulté le 18 avril 2022.

⁵¹*Ibid.*

valeurs patriarcales : « *Les discours virtuels d'un A. Belhadj, numéro deux du FIS, accusent les femmes de tous les maux de la société. Des femmes, parce qu'elles travaillent, sortent ou vivent seules, sont menacées, voire agressées aux cours des années précédant la victoire du FIS*⁵² ».

Cet emprisonnement s'effectue avec l'interruption de la scolarisation des filles : « *Là-bas, il y a des filles qui font des études, et un jour on leur dit : « c'est bon, maintenant vous allez rester à la maison* ⁵³ ». Cela montre, que c'est l'homme qui décide, qu'il soit le père ou le frère, aucun choix n'est fait sans passer par l'accord de ces derniers.

Par ailleurs, la femme est généralement accompagnée en dehors du foyer car beaucoup d'endroits ne sont destinés qu'aux hommes tels les cafés, les bancs et les murs (*le hitisme*) : « *expression populaire, qui désigne ces rangées d'hommes adossés aux murs, qui passent leur journée là, sans trop savoir quoi attendre – paraît être une pratique masculine*⁵⁴ ».

« *La femme a quitté son domicile et abandonné l'éducation de ses enfants ; elle a concurrencé l'homme au travail et dans tous les domaines ; elle a refusé d'être entretenue par lui et s'est libérée de toutes ses caractéristiques féminines*⁵⁵ » : dit Abassi Madani, leader du FIS. Cela montre que la gent masculine impose sa vision concernant la femme qui, à travers le raisonnement des hommes, est censée rester enfermée dans un seul lieu (le foyer), sans contact avec le monde extérieur, tout en s'occupant uniquement du foyer. Par ailleurs, la libération que son combat lui a promise, devient un crime qui l'éloigne de ces caractéristiques féminines traduites par la soumission.

C'est alors, que ces années noires apparaissent, pour distribuer les rôles désignés par le raisonnement masculin, que la femme doit appliquer sans échanges de nues, sachant qu'elles subissent des violences dans des endroits, où elles sont censées être en sécurité. « *Des femmes se rendant sur leurs lieux de travail sont vitriolées dans les rues*⁵⁶ », à la différence des années 70, où « *l'Etat plaide pour l'emploi des femmes, leur formation*

⁵²Laetitia ATLANI-DUAULT, *Relations familiales, normes genrées, et militantisme féminin en Algérie : Jalons pour une anthropologie de la violence*, Thèse de doctorat, sous la direction de Frédérique FOGEL, p. 6, source : http://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/LEBAS_Chlotilde-2.pdf, consulté le 18 avril 2022.

⁵³*Ibid.* p. 11.

⁵⁴*Ibid.* p. 45.

⁵⁵*Ibid.* p. 14.

⁵⁶*Ibid.*

*scolaire et universitaire*⁵⁷ ». Cela explique, que la société estime légitimer cette pratique en montrant à chacun sa place, ainsi que son rôle standard dans sa vie quotidienne.

En parlant des lieux de travail ainsi que d'apprentissage, ces derniers orientent involontairement la mixité, qui importune les frères musulmans comptant interdire, en outre, toute habitude mettant la femme en dehors de son foyer tel le sport : « *si, après quelques mésaventures, les islamistes se virent contraints de respecter le tabou sportif, ils n'admirent pas pour autant, de voir des filles s'exposer dans des stades*⁵⁸ ». Cela montre l'apparition de nouvelles normes constituant des obligations inoculées de la *chariaa*.

Les pensées propagées, à travers la sensibilisation des intégristes, ont réussi à toucher la conviction de certaines femmes, qui se privent de s'afficher dans les lieux de travail, c'est-à-dire, exercer leur métier sans pour autant, montrer leur présence : « *Elle ordonne aux enfants de courir, sauter, s'accroupir, lever ou baisser les bras sans qu'elle exquise elle-même le moindre geste de démonstration. Son immobilité exprimait le refus d'assumer son corps*⁵⁹ ».

C'est ce qui prouve que la femme algérienne des années 90 se comportait, en dehors de son toit, avec circonspection ayant aperçu le changement dictant une attitude appropriée à une société, qui devient étrangère à l'égard des femmes.

Les premières années de ce qu'on nomma la décennie noire n'ont pas seulement soufflé un changement au sein de la société, mais aussi dans le tissu familial, dans lequel la gent féminine vit sous le guide de son tuteur. C'est alors, que chaque décision doit être prise par le maître de la famille, engendrant des inégalités, plus précisément dans le cadre du mariage. D'ailleurs, le célibat féminin était mal vu à cette époque, ce qui oriente le père ou le grand frère à marier la jeune fille au premier venu sans considérer son avis, dans le but d'assurer la souveraineté de la tutelle.

Cela provient des mariages arrangés alimentant l'idéologie dominante qui refuse toute liaison amoureuse jugée péchée par les frères musulmans. C'est ce qui fait que chaque

⁵⁷Laetitia ATLANI-DUAULT, *Relations familiales, normes genrées, et militantisme féminin en Algérie : Jalons pour une anthropologie de la violence*, Thèse de doctorat, sous la direction de Frédérique FOGEL, p. 14, source : http://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/LEBAS_Chlotilde-2.pdf, consulté le 18 avril 2022.

⁵⁸Rachid MIMOUNI, *op. cit.*, p. 53.

⁵⁹*Ibid.*

partenaire est indifférent à l'autre, à savoir « *que nos jeunes gens acceptent de laisser leurs parents décider de leur futur compagne*⁶⁰ ».

Par ailleurs, la misogynie prend une énorme ampleur accompagnée d'une domination très apparente, ceci repose sur la conviction des islamistes que la femme « *est objet d'une frustration obsessionnelle, comme le juif pour Hitler*⁶¹ ». De cette manière, la société prône « la supériorité » des hommes et de leurs avantages naturels. Tout en prenant la femme pour un être mineur dans les deux tranches de sa carrière provenant du code de la famille, qui s'inspire de la *chariaa*, incitant la femme à se préoccuper uniquement de son rôle de mère, elle « *n'accéderait à une reconnaissance sociale qu'en devenant mère*⁶² ». Ce passage montre que la gent féminine se limite dans ses actions, en lui imposant des devoirs bien précis touchant la production ainsi que l'éducation des enfants : « *L'idéologie islamiste les a réduites au « sacro-saint » statut unique de « mère » et de reproductrice, sous l'autorité des mâles de la famille*⁶³ ». Par la même idée, l'épouse est privée de s'engager dans un autre domaine hors celui de l'entretien du foyer.

La domination masculine apparaît, éventuellement, dans le choix du divorce qui ne peut se produire sans l'acceptation de l'homme. Par ailleurs, une femme répudiée risque, généralement, de perdre ses droits, ce qui la pousse alors à rejoindre le foyer de ses parents :

Ainsi, une femme divorcée, même si elle a la garde des enfants, ne peut prétendre à son maintien dans le logis conjugal. Cette disposition peut paraître bénigne, mais en Algérie, la crise du logement est telle qu'il est impossible d'obtenir un appartement avant dix ans d'attente. Pour une femme, souvent démunie, sans métier et encombrée d'enfants, cela relève du miracle.⁶⁴

Dans ce cas, la valeur de la femme algérienne diminue au sein du cocon familial, étant considérée tel un être inférieur : « *Elle deviendra la bonne de ceux qui vivent encore sous*

⁶⁰Rachid MIMOUNI, *op. cit.*, p. 48.

⁶¹*Ibid.* p. 29.

⁶²*Ibid.* p. 27.

⁶³*La violence est l'arme universelle de la domination masculine*, source : <https://algeria.fes.de/e/la-violence-est-larme-universelle-de-la-domination-masculine-femicides-dans-le-contexte-algerien>, consulté le 18 avril 2022.

⁶⁴Rachid MIMOUNI, *op. cit.*, p. 42.

le même toit. Il n'est pas exclu qu'un frère cadet porte la main sur elle au prétexte d'une chemise mal repassée⁶⁵ ».

Conclusion

Dans sa libération, la femme a joué un rôle énorme et a depuis toujours combattu au nom de la liberté. Bien avant, pendant et bien après la guerre d'Algérie, la femme algérienne a su se montrer au devant de la scène, elle combat, elle travaille, elle embrasse la modernité et, quoique peu, montre ses talents dans le chant, le théâtre...etc.

Mais quand vient la libération politique, qui se traduit par la naissance de partis politiques aux côtés du FLN qui, autrefois, était le seul et unique parti en Algérie, un changement s'opère. Cela dit, la libération politique donne l'occasion au parti politique appelé FIS de voir le jour. Se voyant arracher sa victoire, au lendemain des législatives en 92, le FIS commence à semer sa terreur en Algérie. Commence alors la décennie noire. Durant ces années 90, l'intégrisme religieux monte en flèche et change les habitudes des Algériens, petits comme grands, hommes comme femmes.

Ennemis de tout ce qui est "raison", les islamistes rappellent aux Algériens qu'en dehors de la parole de Dieu, ils ne pourront rien faire. Les islamistes guettent surtout les intellectuels, les artistes et la femme.

L'art qui, dans les années 70 a connu une ascension importante, se voit menacé dans les années 90 par les intégristes qui empêchent, menacent et tuent les artistes. Les lieux de culture sont fermés et transformés en associations religieuses. Ils interdisent l'art qui, selon eux, est contre la volonté de Dieu.

L'ascension qu'a connue le journalisme dans le public comme dans le privé, elle aussi dérange les islamistes, plusieurs journalistes militants sont décapités. Ainsi plusieurs journaux limitent leurs rédactions explicites relatant les faits. Les étudiants eux aussi posent problème aux intégristes, car toute réflexion, idée est pour eux synonyme de menace à la parole de Dieu, ils prêchent alors l'idée de la pensée unique.

Revenons à la femme. Cette dernière est, elle aussi, menacée par l'intégrisme religieux qui la place au devant de son programme mis en œuvre pour changer la société algérienne. Son

⁶⁵Rachid MIMOUNI, *op. cit.*, p. 43.

habillement, sa présence dans les espaces publics, son corps...etc. En bref, tout ce qui la concerne dérange les islamistes. Pour eux la femme doit se contenter de son rôle de mère, de fille, de sœur à la maison et quitter les lieux publics réservés uniquement aux hommes. Sa parole comme son avenir doivent être permis et choisis par l'homme, faisant ainsi d'elle un être inférieur, dépendant de l'homme qui, lui, détient l'autorité.

Tout cela témoigne du recul de la liberté qu'a connu la société algérienne dans les années 90, années de guerre civile et d'obscurantisme. Pendant ces mêmes années, la liberté connaîtra-t-elle une autre tournure ou sera-t-elle constamment dans le recul ?

Chapitre II :

La liberté en action

Introduction

Dans le premier chapitre, nous avons réussi à découvrir à quoi ressemblait la société algérienne des années 90, un contexte social ayant permis la naissance du roman intitulé « *Au commencement était la mer* » de Maïssa Bey qui met en action la liberté d'un personnage nommé « Nadia » qui frôle la curiosité de l'autrice cherchant à savoir la résistance, qu'elle aurait manifesté durant cette époque, face à l'intégrisme religieux :

En voyant que tout était en train de s'effondrer, j'ai eu envie de revenir vers cette période de l'adolescence ou de la jeunesse, où l'on croit que tout est possible, en me disant : Est-ce que des choses sont encore possibles aujourd'hui, dans ce pays ? Et j'ai inventé ce personnage, une jeune fille, une étudiante, comme dit Colette, de dix-huit ans.⁶⁶

C'est alors, que les projecteurs se dressent sur cette question concernant la liberté de la femme algérienne.

2.1 Liberté conquise.

Dans son roman « *Au commencement était la mer* », Maïssa Bey veut voir si la femme algérienne peut être libre. C'est ce qu'elle a d'ailleurs dit vouloir faire, dans l'interview déjà mentionnée, à travers son roman et surtout à travers « Nadia », le personnage centre. Nous verrons alors « Nadia », cette jeune fille de 18 ans braver les interdits dans une société religieuse et encore, intégriste.

Cette même société qui, depuis longtemps est musulmane, le devient davantage dans les années 90 avec la montée de l'islamisme. Elle est alors une société islamiste, mais pas que, puisqu'elle est aussi patriarcale, où l'homme détient l'autorité et la femme est explicitement exclue. Cette dernière est contrainte de respecter non seulement les lois patriarcales, mais aussi celles instaurées par les islamistes. Cela dit, un mélange de traditions existant depuis longtemps en société ainsi que des règles intégristes forcées qu'elle doit suivre quotidiennement.

Toutefois, dans « *Au commencement était la mer* », le personnage de « Nadia » représente une femme résistante qui veut être libre. Elle transgresse les règles et brave les interdits, afin de réaliser ses rêves et vivre sa liberté, c'est même le fait qu'elle soit opprimée qui la

⁶⁶Rencontre avec Maïssa Bey, source: https://gerflint.fr/Base/Turquie3/rencontre_litteraire.pdf

pousse à vouloir être libre : « *On ne se promène pas impunément seule sur une plage déserte, de si bonne heure ! Oui. Elle le sait. C'est d'ailleurs cela qui aiguise son plaisir : le sentiment de braver un de ces nombreux interdits qui brident sa vie*⁶⁷. ». La jeune fille en quête de liberté ne se prive pas d'aller à la plage, de s'y promener et même de s'y baigner. Même avec un frère devenu islamiste et une mère conservatrice, « Nadia » essaie de vivre certains plaisirs qui, dans une société désormais devenue intégriste, sont interdits. Cela dit, la femme n'a pas le droit d'aller dans la nature, d'avoir cette liberté d'aller où elle désire. Pour sa société, les lieux publics sont réservés aux hommes et non aux femmes qui, elles, doivent rester à la maison. La société algérienne de par ses traditions et son islamisme, prive la femme de sortir, de faire des activités et de vivre ses loisirs. Peu, sont celles qui refusent ces privations et vont malgré toute crainte, faire ce qu'elles désirent.

Le désir, cette sensation éprouvée par tout humain ordinaire, est lui aussi mal vu par la société algérienne conservatrice. Toute relation amoureuse ou intime entre un homme et une femme est prohibée, il ne doit y avoir aucun contact charnel hors mariage. C'est aux parents du garçon de lui trouver la femme idéale à épouser. Nous constatons dans ce roman que « Nadia » mène, malgré les traditions de sa société, une vie amoureuse avec un garçon nommé « Karim » : « *Et sur leur peau soudain brûlante, l'odeur de leurs rêves, de leurs désirs mêlés, balaye en un instant si bref si long elle ne saura jamais tout ces interdits qui jusqu'alors les ont préservés d'eux-mêmes ici et maintenant et les mots n'ont plus de sens*⁶⁸ ». Dans ce passage, nous comprenons que la jeune fille et son copain ont succombé au désir qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Encore une fois, « Nadia » ose braver un des plus grands interdits de cette société qui, pour elle, le désir est tabou, une chose malsaine qu'il ne faut pas avoir et dont il ne faut surtout pas parler, en un seul mot une chose *haram*. En effet, elle défie les règles de sa société et adopte la liberté d'aimer et de désirer.

Elle défie aussi les regards des gens en montant dans la voiture de son copain sous « *les regards des autres*⁶⁹ » des regards, qui « *s'attardent, curieux*⁷⁰ », qui « *s'insinuent, se déposent*⁷¹ » sur son corps. Cela est encore une chose courante en société voire une tradition, des regards qui jugent comme si la femme n'était pas maîtresse d'elle-même, mais qu'elle devait rendre des comptes à toutes ces personnes de sa société qui la regardent avec

⁶⁷Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 13.

⁶⁸*Ibid*, p. 84.

⁶⁹*Ibid*, p. 78.

⁷⁰*Ibid*.

⁷¹*Ibid*.

mépris et curiosité. Voilà une chose que beaucoup de femmes n'oseraient pas faire par peur.

Cette peur « Nadia » l'avait aussi, mais le besoin d'être libre qu'elle ressentait au plus profond d'elle l'aidait à la défier, même en habitant Alger, cette ville qui sentait l'odeur de la mort où toute personne n'adhérant pas à l'idéologie islamiste et ne respectant pas ses consignes est condamnée à mourir. D'ailleurs, les personnes les plus méprisées par les intégristes sont les intellectuels, dont l'étudiant, les artistes et les femmes. Ces tranches de la société devaient, soit se soumettre, soit connaître un sort macabre.

De plus d'être une femme, « Nadia » venait d'avoir le bac, donc futur étudiante :

L'essentiel étant d'accéder à l'université. Envers et contre tous. Elle s'est tellement battu pour en arriver là, quelle n'a plus envie de rien en cet instant. Avec toutes ces menaces qui pèsent sur sa vie, sur des lendemains incertains, sur toutes ses pareilles. Rebelles, encore. Arrogantes et nues, martèlent tout au long de leurs prêches, ces hommes venus d'un autre temps et qui ont juré de les soumettre !⁷²

Là nous constatons combien il est important pour une fille, en Algérie, de faire des études, c'est pour elle une sorte d'échappatoire et un moyen de réaliser ses rêves. Pour ce faire dans les années 90, les filles devaient se battre et résister aux frères musulmans qui voulaient d'elles à la maison. Il est courant que, une fois le bac en poche, une jeune fille soit obligée de renoncer à la poursuite de ses études et de se voir rester à la maison à cause de la pression familiale ou à cause des intégristes qui font régner la terreur dans tous les espaces y compris l'université : « *Nadia a vu des étudiants coller des tracts sur les murs de l'université. Des appels au meurtre, à la guerre sainte, à l'extermination de tous les mécréants dont les noms sont sur des listes affichées aux portes des mosquées de la ville.*⁷³ ». « Nadia », elle, représente ces filles qui, malgré toute pression et peur, rejoignent les bancs de l'université, à cette époque sanglante qu'a connue l'Algérie et refusent de se soumettre aux islamistes.

Cela ne s'arrête pas là pour « Nadia », car durant les années 90, les frères musulmans ordonnaient aux femmes de porter le voile pour cacher leur corps, objet de toute convoitise chez les hommes.

⁷²Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 72.

⁷³*Ibid.* pp. 80-81.

Etant une énième manière de réduire la liberté de la femme, ce voile, « Nadia » refuse de le porter. Contrairement à d'autres qui l'adoptent par peur ou même par choix, car oui, il y avait aussi des femmes qui adhéraient aux idées des islamistes et crachaient sur ces femmes qui ne portaient pas ce tissu.

Celles qui le portaient par peur, le faisaient surtout pour pouvoir sortir et être moins méprisées par la société et par ceux qui voulaient les soumettre. La non soumission de « Nadia » et de ses semblables à porter le voile montrait à quel point elles tenaient à leur liberté, car plusieurs femmes, majoritairement des étudiantes, refusant de le porter ont trouvé la mort aux mains des islamistes. Donc, malgré la terreur, « Nadia » tenait à être comme elle espérait et refusait de renoncer à sa liberté.

« Avec Sartre, renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité et à ses devoirs⁷⁴ ». Pour le philosophe, « être libre⁷⁵ » ne signifie pas « obtenir ce que l'on a souhaité⁷⁶ », mais plutôt « déterminer par soi-même ce que l'on souhaite⁷⁷ ». Pour lui « les humains ont une conscience auto-réflexive, ils sont libres de se déterminer⁷⁸ ». Cela veut dire que « Nadia » a, par sa qualité d'être humain, le droit de choisir son chemin et de choisir par elle-même ce qu'elle veut faire ou ne pas faire. Laisser les autres, à savoir sa société, ses parents, les islamistes, décider de ce qu'elle doit faire ou pas, de ce qu'elle doit porter, de qui épouser...etc. est un renoncement à sa liberté. De plus, être libre n'est pas obtenir avec l'accord de l'autre ce que l'on souhaite, ce n'est pas demander à l'autre ce que l'on veut et avoir son "oui", être libre, c'est décider soi-même ce que l'on veut sans l'avis de quelqu'un d'autre : « Etre libre, ce n'est pas pouvoir faire ce que l'on veut, mais c'est vouloir ce que l'on peut.⁷⁹ ». Donc « Nadia », qui détermine par elle-même ses rêves et entreprend ce qu'elle espère, est libre. En tant qu'humaine, elle décide par elle-même de faire des choses sans sa société, sans sa famille et sans ces intégristes religieux. Elle est condamnée à être libre. « L'homme est condamné à être libre⁸⁰ », voilà la déclaration exacte de Sartre. Pour l'apprécier pleinement, la

⁷⁴Sartre : *L'homme est condamné à être libre*, source : <https://la-philosophie.com/homme-condamne-etre-libre-sartre>, consulté le 27 Mai 2022.

⁷⁵*Ibid.*

⁷⁶*Ibid.*

⁷⁷*Ibid.*

⁷⁸*Ibid.*

⁷⁹*Ibid.*

⁸⁰*Ibid.*

compréhension du concept « être-en-soi⁸¹ » et celui de « être –pour-soi⁸² » étant les deux principes fondamentaux de Sartre, est nécessaire. Pour lui, il n'existe aucun schéma préétabli pour la nature humaine, « chaque humain fait son essence⁸³ ». En opérant une séparation sur l'existence et l'essence, Sartre donne lieu à une ontologie différenciée de celle de la conception essentialiste déterministe. Alors l'être en soi, ce groupe de « choses⁸⁴ » tels les arbres, les roches et les coupe-papiers, ne sont pas libres, pas responsables, ont une essence déterminée, fixe et complète. Ces caractéristiques de ces « objets⁸⁵ » non conscients, sont le contraire de celles des « sujets⁸⁶ » conscients, les être-pour-soi qui, eux, sont libres, responsables d'eux-mêmes et sans essence déterminée. Le philosophe n'insiste pas uniquement sur le fait que les humains sont libres de choisir à tout moment, mais aussi sur le fait qu'ils sont « condamnés à être libres⁸⁷ », il leur est impossible d'être autrement.

Sartre élimine ainsi Dieu comme figure déterministe. Selon lui, très peu de gens sont capables d'assumer leur liberté et par conséquent être responsables d'eux-mêmes. Sans rien connaître de l'essentialisme, les islamistes qui prêchent l'idée de Dieu, empêchent la liberté de ceux qui veulent être libres. Pour eux Dieu a créé l'homme pour le servir sur terre, et n'a aucunement droit de faire quoique ce soit en dehors de sa sainte parole. Cela veut dire aucune liberté n'a lieu d'être.

Le peu de personnes ayant assumé leur liberté sont ainsi la proie des islamistes qui veulent à tout prix les soumettre en semant la terreur. « Nadia » qui résiste à cet obscurantisme pour mener sa liberté, est la représentation de tous les « sujets » conscients de leur liberté dans la société algérienne.

⁸¹Sartre : *L'homme est condamné à être libre*, source : <https://la-philosophie.com/homme-condamne-etre-libre-sartre>, consulté le 27 Mai 2022.

⁸²*Ibid.*

⁸³*Ibid.*

⁸⁴*Ibid.*

⁸⁵*Ibid.*

⁸⁶*Ibid.*

⁸⁷*Ibid.*

2.2 La liberté limitée.

Dans cette partie de l'œuvre, Maïssa Bey montre la reconversion du protagoniste principal aux règles adaptées dans la société algérienne pour pouvoir être acceptée. Cela se remarque à travers l'interruption de sa grossesse traduite par une renaissance accomplie à contre cœur. Cette initiative, comme la montre la narratrice à travers ce témoignage, est très récurrente durant les années 90, « Nadia » tente de s'introduire dans le moule la comparant à la première partie, elle s'est métamorphosée en une fille obéissante à la loi. C'est ce qui met en dégradation son autonomie. C'est alors, que la narratrice n'hésite, en aucun cas, d'utiliser des expressions effroyables telles « charcutage⁸⁸ », « aiguilles à tricoter⁸⁹ », démontrant le risque qu'elle a pris pour manifester cette transmission. Cependant, « Nadia » développe un certain ressenti de culpabilité du fait qu'elle ait « donné la mort ». C'est ce qui explique que ce personnage féminin aurait souhaité vivre ces conséquences autrement : « Elle vient de donner la mort, comme d'autres donnent la vie⁹⁰. »

Néanmoins, cette démarche est qualifiée par la narratrice comme un « acte de survie », une obligation l'ayant éloignée du fratricide engendré par la tradition. Les lignes de ce récit représentent la passivité du protagoniste principal renonçant à la lutte qui la menait au sommet de la liberté. En commençant par adopter le silence et appliquer les exigences de la communauté. D'après les mots de la narratrice, l'avortement ailleurs est une preuve de « libération », les femmes ont cours liberté d'en parler dans « les livres » : « Des femmes peuvent raconter cela dans des livres. D'abord, avoir le courage de le faire puis celui de le dire. Non pas de l'autre côté de la mer. Les femmes ici ne racontent pas. Depuis toujours. Elles se taisent. Elles se terrent⁹¹. »

« Nadia » est la pure illustration d'une telle situation qui demande de la vigilance sachant que « la peur est là bien sûr. La peur d'être vue, d'être reconnue, d'être découverte.⁹² ». Ceci dit, la société pousse le personnage féminin à s'immiscer dans la peau de quelqu'un d'autre afin de se corriger en dégageant une impression voulue par l'entourage avec épargnèrent de toute communication, car sa condition n'est en aucun cas tolérée. Pour un autre motif, nous nous apercevons de la réflexion du personnage touchant l'effet de l'erreur

⁸⁸Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 113.

⁸⁹*Ibid.*

⁹⁰*Ibid.* p. 128.

⁹¹*Ibid.* p. 113.

⁹²*Ibid.* p. 112.

qu'elle a commise, l'orientant dans le cas présent à penser à autrui contrairement à ce que nous avons comme actions manifestées à travers une volonté apparente au début du récit.

Cela montre que le personnage principal se laisse guider par les instructions de la société après avoir bravé les interdits, elle comprend que les conséquences d'une certaine liberté lui ont coûtées assez cher.

Encore une fois, Maïssa Bey nous fait comprendre qu'à travers les mots que « Nadia » ne pourra guère adopter le statut d'une mère célibataire dans la société algérienne des années 90. Ceci est un cas de figure assez problématique, ajoutant à cela, une femme n'ayant pas d'époux dans une telle société ne bénéficie pas d'autant de droits. C'est la raison pour laquelle le protagoniste féminin a eu recours à un avortement, renonçant ainsi au combat n'ayant pu voir ses fruits dans une communauté phallocrate.

Quelques passages du roman montrent parfaitement le rejet que « Nadia » avait subi, plus précisément de la part de son amant qui met en premier la valeur de sa famille, montrant son incapacité à transgresser ou offenser la volonté de cette dernière. « *Il a parlé de code. Un code familial qu'il n'avait pas le droit – pas le courage ! – de transgresser. Des règles édictées par des hommes et des femmes qu'elle n'aura pas l'honneur de rencontrer, elle vient de le comprendre.*⁹³ » : Cela nous fait comprendre que même ce personnage masculin n'avait nullement la capacité d'assumer ses choix, qu'à chaque moment, il évoquait les codes de la société ainsi que la représentation de la mère dite « respectable » : « *Ainsi donc, cette dame respectable dont il a si souvent parlé à Nadia qu'elle semble la connaître, l'a rejetée avant même de l'avoir vue. Incompatibilité de milieu, dit-il en détournant les yeux.*⁹⁴ »

C'est à travers ces événements que le protagoniste féminin découvre la société d'un autre angle et se laisse saisir une seconde fois par le silence, montrant sa vulnérabilité face aux énormes responsabilités qui s'avèrent inopinées. Par ailleurs, Maïssa Bey décrit « Nadia » telle une étrangère ignorant les mœurs de sa communauté et commence dans le cas présent à s'intégrer.

⁹³ Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 94.

⁹⁴ *Ibid.* p. 95.

« *Ce qu'elle veut en cet instant ? Elle sent un cri immense monter en elle, déferler dans tout son être. Crier sa révolte, sa souffrance. Ainsi rien ne sera jamais beau, jamais vrai...*⁹⁵ » : Ce passage démontre l'incapacité du personnage principal de mouvoir sa révolte ainsi que son cri sachant qu'aucun de ces deux devenir n'a désormais la chance de trouver place, car elle a cessé de combattre tout en se familiarisant aux autres femmes. Ceci dit, la narratrice fait davantage référence à ces dernières dans cette partie en évoquant le manque de liberté : « *C'est ainsi que les femmes pleurent ici. D'une voix sourde.*⁹⁶ »

C'est alors, que « Nadia » fait désormais partie de cette catégorie, elle est dans l'obligation de suivre ce chemin par lequel beaucoup d'autres sont passées. En résumé, Maïssa Bey montre dans ce chapitre l'intensité du degré dont le personnage féminin prend en main tout en ayant conscience de la fin de son autonomie. Après avoir abordé cette rude transition qu'a connue le protagoniste féminin, nous constatons éventuellement l'intervention des autres personnages qui ont eu un énorme impact sur l'évolution de sa liberté. A savoir sa mère étant conservatrice, son frère et son amant qui laisse paraître le protagoniste féminin tel un objet dans une existence. C'est ce que nous verrons en commençant par établir la trace de la mère de « Nadia » tout au long des lignes et insister sur son rôle dévoilé dans le roman de Maïssa Bey.

2.2.1 L'emprise d'un frère extrémiste et d'une mère conservatrice.

La figure maternelle est beaucoup introduite dans la littérature, qu'elle soit façonnée par une plume masculine ou féminine. La mère est bien ce protagoniste ayant accompagné au cours d'une vie un artiste qui a su métamorphoser chacune de ses attitudes en une inspiration révélant une certaine réalité. « *Cette figure a une place très importante dans les œuvres de nos écrivains, chacun s'y intéresse selon sa propre perspective et sa propre expérience.*⁹⁷ »

Cette vérité révélée par les écrivains, hommes ou femmes, montre qu'à travers les époques, l'image de la mère algérienne se fige dans le temps, reflétant la souffrance ainsi que la soumission instaurée dans de nombreuses productions telles « *Le fils du pauvre*⁹⁸ » de

⁹⁵Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 96.

⁹⁶*Ibid.*

⁹⁷<https://d1n7iqsz6ob2ad.cloudfront.net/document/pdf/53343c74aa6f5.pdf>, consulté le 08 avril 2022.

⁹⁸ Mouloud FERAOUN, *Le fils du pauvre*, Paris, Ed. Points, 1950.

Mouloud Feraoun, « *Harrouda*⁹⁹ » et « *Sur ma mère*¹⁰⁰ » de Tahar Ben Jelloun. Aux côtés de ces deux écrivains, figure Rachid Boudjedra affrontant la figure de la mère qui est plutôt regardée de façon très différente. Dans son roman « *L'escargot entêté*¹⁰¹ », on retient l'image d'une mère à côté d'un père insignifiant et éliminé. Cela explique que les œuvres maghrébines brandissent l'allure d'une femme obéissante à la volonté des hommes et de sa progéniture.

D'autres romans révèlent une relation tendue entre le fils et la mère. Toutefois, l'attachement ainsi que le besoin d'amour maternel sont ostensibles dans l'œuvre de Mohamed Dib « *La grande maison*¹⁰² ». Par ailleurs, les écrivaines algériennes n'ont pas échappé à cette règle. Beaucoup d'entre elles ont mis en avant des femmes encrées dans les mœurs et les traditions, un peu loin de la modernisation. Ces êtres sont très souvent désappointés du sort, les ayant privés de leur liberté en faisant leur entrée dans un quotidien de femme au foyer écrasée par le poids de l'archaïsme social. Cette situation a été bel et bien illustrée par plusieurs autrices telle Leïla Merouane qui nous peint la réalité d'une dame se résignant esclave établie plutôt que de protester, de crainte de décevoir la société : « *Se déchaîner, l'enchaîner et la rouer de coups jusqu'au sang, l'envoyer à l'hôpital, mais grâce, pas dans sa famille.*¹⁰³ »

Cette femme conservatrice souhaiterait garder ce titre de battante tout en encaissant toute sorte d'injustice. À côté de cela, Maïssa Bey donne, à son tour, l'image conservatrice de la mère dans le corpus choisi « *Au commencement était la mer* ». Personnage central dans ce récit, la mère de Nadia ne possède pas de prénom, elle est anonyme, se contentant de son statut de femme nourricière qui adopte un comportement purement traditionnel : « *Elle s'arrête, ramène sur son front le foulard qui glisse, relève le bas de sa robe trop longue, le passe dans sa ceinture et repart vers d'autres occupations dans la cuisine.*¹⁰⁴ ». Comme le révèlent les premières lignes de cette œuvre, ce protagoniste représente une femme veuve patiente qui a réussi à élever ses enfants.

⁹⁹Tahar BEN JELLOUN, *Harrouda*, Paris, Ed. Gallimard, 1988.

¹⁰⁰Id. *Sur sa mère*, Paris, Ed. Gallimard, 2008.

¹⁰¹Rachid BOUDJEDRA, *L'escargot entêté*, Paris, Ed. Denoël, 1983.

¹⁰²Mohamed DIB, *La grande maison*, Paris, Ed. Seuil, 1952.

¹⁰³Leïla MEROUANE, *La jeune fille et la mère*, Paris, Ed. Seuil, 2005, p. 114.

¹⁰⁴Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 33.

Encore une fois, la trace indélébile de l'obéissance adhère sur les pages du roman algérien de la littérature féminine, orientant l'écrivaine à décrire le quotidien d'une femme qui vit uniquement avec ce statut de mère :

Sa mère raconte. Elle rappelle les brimades, les humiliations, l'enfer qu'était devenue sa vie depuis la mort de son mari. Ravalée au rang de domestique pour faire accepter sa présence, elle avait subi toutes les avanies en silence. Supporte les belles-sœurs arrogantes. Fortes de la présence de leurs époux.¹⁰⁵

Elle se laisse entièrement saisir par les ancestraux de son entourage, qu'elle arrive à traduire toute forme de libération par des images manquant de pudeur et de décence :

Sa mère ne descend jamais sur la plage. Rien que le mot, déjà, résonne dans sa bouche comme un blasphème. Elle ne trouve pas de mots pour fustiger l'indécence de ces corps à demi nus s'offrant au soleil et au regard des autres en ces temps de ferveur religieuse retrouvés affichés.¹⁰⁶

Ce passage montre que la mère algérienne est attachée à l'éducation que les premiers lui ont inculquée. C'est ce qu'elle a trouvé juste de transmettre à sa fille qui rêve de liberté. Cette transmission est très fréquente dans le monde maghrébin qui empêche les jeunes femmes de suivre leur chemin.

C'est alors, que ce roman retrace « les interdits » desquels « Nadia » est ordonnée de s'éloigner. Dans cette optique, la mère conservatrice étouffe l'orientation de sa fille : « *La fille ne quitte pas le milieu maternel, elle est préparée à son futur rôle d'épouse, la domination de la mère, l'apprentissage du travail est loin de l'étape idyllique de la petite enfance.*¹⁰⁷ ». Ce passage montre une certaine domination étant office d'obstacle tout en ayant une mère conservatrice expliquée par Driss Chraïbi. De son côté, Maïssa Bey met en scène une mère conservatrice et silencieuse.

C'est à dire, la tâche la plus lourde à effectuer revient à « Nadia » qui doit comprendre à travers les faits et gestes de sa destinée. Cela explique que, subsister à travers la volonté de l'autre est une sorte de domination paralysant la germination d'une certaine autonomie. En effet, la littérature algérienne est encline à démontrer dans un décor familial, la prédiction de cette mère accoutumée. Par ailleurs, Leïla Merouane de son côté n'a pas hésité à

¹⁰⁵Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 40.

¹⁰⁶*Ibid.* p. 32.

¹⁰⁷*L'image de la mère dans la civilisation, ma mère* de Driss CHRAÏBI, source : <https://rep.up.krakow.pl/xmlui/bitstream/handle>, consulté le 20 avril 2022.

ranimer dans son œuvre « *La jeune fille et la mère*¹⁰⁸ », le vouloir de cette dernière de voir son enfant devenir la femme qu'elle songerait devenir.

Maïssa Bey transmet, à travers la réflexion de « Nadia » étant éduquée dans un milieu traditionaliste, le souhait de sa mère consistant la joie du mariage du protagoniste principal : « *Elle ne sera jamais cette mariée harnachée de mille dorures dont rêve sa mère, les yeux humides.*¹⁰⁹ ». Cet extrait reflète le bonheur d'une mère algérienne qui dépend des actions attendues de sa fille la rassurant d'être comme toutes les autres. Ce point évoqué nous fait penser tout de même au personnage de « Hadda » du roman intitulé « *La fille de la Casbah*¹¹⁰ » dont la mère fait la même preuve : « *Sa mère pleurait quand elle avait prié. Surtout quand elle avait fait le rêve, ce rêve, chagrin lancinant qui la hantait depuis qu'elle désespérait de me voir mariée.*¹¹¹ ». Contrairement à ce personnage principal dont le rêve est opposé à celui de sa mère la concernant. C'est alors ce qui pousse ces personnages féminins à vouloir se dépouiller d'une certaine possession.

En ce qui concerne ce conservatisme évoqué dans cette partie, Maïssa Bey n'a pas raté avec son air d'observation le fruit assuré qu'a pu engendrer ce phénomène. C'est-à-dire le caractère de cette mère prive une certaine liberté d'expression chez « Nadia » qui n'ose point faire part à sa mère de ses secrets, car elle connaît bien les exigences que la société lui a inculquées.

A côté de cela, Leïla Merouane donne sa part de vérité concernant le sujet, sachant que le personnage de la mère qu'elle a inventé domine la fille. En d'autres termes, ce personnage féminin qui a participé à la réalisation de l'indépendance du pays envisage de tracer l'avenir de sa progéniture comme si c'était le sien. Cette dernière veut que sa fille soit libre sans pour autant, contrarier les commandements de la société algérienne tout en lui endossant le poids de la famille qu'elle représente. C'est-à-dire, dans chaque pas qu'elle franchit, elle sera dans l'obligation de penser à l'honneur familial.

A l'avenir de ses frères ainsi qu'à sa mère qui risque d'être répudiée. Celle-ci est amalgame de tendresse et de dureté ranimée par la peur du déshonneur : « *Petite larve,*

¹⁰⁸Leïla MEROUANE, *op. cit.*, p. 176.

¹⁰⁹Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 87.

¹¹⁰Leïla MEROUANE, *La fille de la casbah*, France, Ed. Julliard, 1996.

¹¹¹*Ibid.* p. 10.

*poursuivait-elle, tu veux faire de moi la risée de mes amis et de mes ennemis. Si tu ne m'obéis pas je les révélerais les débauches.*¹¹² »

Tout comme le roman de Maïssa Bey, celui de Leïla Merouane « *La jeune fille et la mère* » tire des profondeurs ce manque de communication du à l'image de la mère conservatrice, empêchant la fille de tenter de révéler son terrible secret.

Nous découvrons, à travers les dires de la narratrice de « *Au commencement était la mer* », l'interdiction de manifester le pouvoir de la femme sur son propre corps qui, à travers une certaine croyance, appartient à sa famille et non elle-même. Cela dit, cette liberté est exclue dans ces conditions : « *Elle sait bien qu'elle n'a pas le droit de disposer de son corps. C'est une évidence, quelque chose que l'on sait, comme ça, sans que personne ne vous l'ait jamais appris, depuis toute petite, en même temps que l'on apprend à parler, à manger, à marcher.* ». C'est pourquoi « *Nadia* » se sent impuissante de parler à sa mère de la faute qu'elle a commise.

« *Elle sait pourtant. Sa mère n'avait même pas à lui en parler. D'ailleurs, elle n'aurait même pas su trouver les mots. Car chez eux, même les mots sont tabous.*¹¹³ » : Ce passage démontre que le protagoniste féminin se démarque de cette catégorie oppressive, mais fait en sorte d'appliquer ce silence en gardant cette distance entre elle et sa mère, car quelques mots dérangent. Cela dit, « *Nadia* » est dans l'obligation d'appliquer ces codes de bienséance instaurés par la société algérienne, pour pouvoir éloigner les soupçons et augmenter l'impression d'une appartenance, masquant la manifestation d'une certaine liberté.

La fraternité est un lien très fort qui agrandit la constance d'une famille dans chaque foyer, un sentiment qui leur permet de coexister en harmonie. Cependant, dans « *Au commencement était la mer* », « le grand frère de *Nadia* » lui, dégage envers elle de la froideur et du mépris. C'est exactement ce que les œuvres artistiques, qu'elles soient cinématographiques ou écrites montrent du frère dans la société algérienne, un frère qui préfère se monter autoritaire à l'égard de ses sœurs et de sa mère, dans l'unique but de prouver sa virilité tout en montrant à ses semblables son attention. S'ajoute à cela, le besoin de se sentir important dans le cocon familial lui demandant plus de dureté dans son caractère surtout durant cette période de l'extrémisme religieux.

¹¹²Leïla MEROUANE, *La jeune fille et la mère*, Paris, Ed. Seuil, 2005. P. 42.

¹¹³ Maïssa BEY, op. cit. p. 86.

A travers les pages de cette œuvre, nous découvrons que le personnage masculin est l'image de la métamorphose qu'a connue la société algérienne : « *Une barbe naissante clairsemée, s'attarde en ombre duveteuse sur les contours encore hésitants de son visage émacié. Des zones d'ombres trouées de lumières, l'éclat de ses yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites.*¹¹⁴ »

C'est-à-dire ce phénomène subsiste avec « Nadia » qui rêve de liberté. « Djamel » lui, est synonyme d'obstacle empêchant le personnage de « Nadia » d'atteindre son objectif. Cela est bel bien montré au tout début du roman quand il lui lance plusieurs interrogations pour s'informer de ses actions, appuyant ainsi son prestige de frère :

-D'où viens-tu ?

Son visage n'est qu'une tâche plus pâle dans l'ombre, mais elle voit nettement ses mâchoires si serrées que même sa voix en est contrariée, presque inaudible, stupide, elle le regarde, sans répondre. Comment a-t-il pu.... ?

-D'où viens-tu ? répète-t-il.¹¹⁵

Cet extrait reflète parfaitement le lourd poids d'un certain contrôle strict engendré par le grand frère étant le gardien d'une société phallocrate, ne permettant à aucune femme de transgresser ses règles. C'est pourquoi « Nadia » doit faire énormément attention à toutes ces « *lois absurdes, incompréhensibles* » qu'il faut accepter.

Par ailleurs, ce même extrait souligne plus précisément cette manipulation avec laquelle ce protagoniste masculin manie « Nadia » telle une marionnette. Cela dit « Djamel » porte de faux jugements sur sa sœur qui représente toutes les femmes de cette époque. Cette tranche d'âge que Maïssa Bey a évoquée en dévoilant les rêves d'une jeune fille enclavée dans le guet-apens d'un frère extrémiste, incarnation de la barbarie et d'idées archaïques. Ces caractéristiques ne sont pas compatibles avec les envies et rêves du protagoniste féminin qui laisse pourtant ce changement chaotique, dont « Djamel » est l'auteur, envahir sa vie : « *Elle est immobile. Très vite elle comprend. Ainsi Djamel a décidé de passer aux actes. Puisqu'il ne peut pas la contraindre, elle. Il faut qu'il l'atteigne. Là où cela fait le plus mal.*¹¹⁶ »

¹¹⁴ Maïssa Bey, *op. cit.*, p. 42.

¹¹⁵*Ibid.* p. 13.

¹¹⁶*Ibid.* p. 136.

Dans le cas présent, le protagoniste masculin devient l'ennemi de « Nadia », et comme ils conviennent à deux camps différents, « Djamel » envisage d'anéantir celui qui fait éloigner sa sœur du chemin qu'il lui a choisi.

Les lignes qui ont suivi prouvent que le personnage principal étant femme, n'aura plus la possibilité de se réjouir des choses simples de la vie que ses droits lui ont autrefois offertes. Fréquenter l'université, voyager à travers les livres poétiques ou encore descendre à la plage, s'évaporent du programme illusoire du personnage féminin. « *Elles sont par terre, les photos, déchirées. Ses cahiers, ses cours éparpillés dans toute la chambre. Sur le lit, deux petites poupes gisent, écartelées avec violence délibérée.*¹¹⁷ » : Cette violente description reflète l'accablement du protagoniste féminin incapable de subsister dans de pareilles conditions venant de voir le jour, emportant loin de son champs visuel ses souvenirs ainsi que son espoir. Ce passage insiste aussi sur la vision des extrémistes représentée par « Djamel » qui à son sens, purifie ce foyer de toute modernisation. C'est-à-dire le venin y circule pour « dévaster » le bouclier du personnage féminin.

« *Elle a devant elle tout ce à quoi elle tenait. En lambeaux. Les livres aussi, posés sur la table de chevet, déchiquetés comme par une colère effroyable. Un cyclone est venu tout ravager. Dévaster son île.*¹¹⁸ » : Cette chambre, que la narratrice décrit minutieusement, illustre la société algérienne en devenir quant à « Nadia » et toutes ses semblables voulant, à cette époque, exhiber leur autonomie. Par ailleurs ces mots mettent en avant l'existence d'un univers auquel « Nadia » s'accroche pour pouvoir s'évader de la réalité.

Dans un autre temps, Maïssa Bey nous présente une autre « Nadia » consciencieuse et consciente du péril qu'elle aurait pu courir si elle manifestait sa volonté. Par la même idée, « Nadia » comprend enfin la peine de sa mère étant soumise, sans avis prête à « courber l'éniche » pour faire passer en premier le vouloir de son fils, cet homme tyrannique. « *Elle baissera la tête, sa mère*¹¹⁹ », c'est de cette manière que « Nadia » se voit à travers cette dame : « *Appeler sa mère ? Pourquoi ? Pour qu'elle essuie des larmes avec le coin de son tablier – tremblante de peur de voir ses enfants se déchirer, lui surtout son fils, si fragile...Il ne sait pas ce qu'il fait...*¹²⁰ ».

¹¹⁷Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 136.

¹¹⁸*Ibid.*

¹¹⁹*Ibid.*

¹²⁰*Ibid.*

Au delà de ces idées, nous remarquons une seconde fois dans cette partie, le manque d'agissement du personnage principal : « *Rien ne bouge en elle. Aucune colère. Pas le moindre élan. Pas le moindre frémissement.*¹²¹ »

Nous apercevons, à travers cette œuvre, l'épuisement du protagoniste féminin qui se sent incapable de faire face à son grand frère extrémiste, sachant que dans de pareilles conditions, c'est la loi du plus fort qui domine. La narratrice nous permet de mieux comprendre la notification du fait que « Nadia » ait brulé ses atouts qui formaient son passé interpellant sa liberté pour pouvoir subir son sort tout en optant encore une fois pour une autre reconnaissance : « *Elle referme la porte, ramasse les papiers, les livres, les photos, fait du tout un petit tas au milieu de sa chambre. Elle se dit, comme ça, une idée bizarre qui lui vient, qu'il faudrait y jeter une allumette pour achever la tâche commencée. Un autodafé, pour de bon !*¹²² »

Cette déchéance qu'a vécue « Nadia » la pousse à observer enfin son milieu influencé par la sensibilisation de son grand frère :

Presque toutes les filles ici ont fini par céder.

Elles portent le voile.

Voiles blancs, voiles noirs, comme suaires. Une obligation, disent-elles, à laquelle elles ne peuvent plus se soustraire. Au nom de Dieu ou au nom de la peur ? Même les petites filles, certaines petites filles sortent maintenant la tête recouverte d'un foulard.¹²³

Par peur, le protagoniste féminin se laisse vaincre par la volonté de son grand frère, c'est pourquoi elle n'échappera pas à la règle imposée.

« *Un cadeau de ton frère, avait dit sa mère. Elle en bafouillait. N'avait même pas eu le temps de lever les bras lorsque Nadia l'avait jeté sue elle, le cadeau. Geste brutal. Irrépressible.*¹²⁴ » : La manipulation que subit le personnage principal est apparente dans ce passage. Placée tel un accessoire, « Nadia » est mise face à une pénible réalité qui se produit dans la société. Cela dit cette dernière n'appartient qu'aux hommes : « *Des hommes, rien que des hommes. Partout. Debout. Appuyés contre les rambardes de fer, au bord des trottoirs.*¹²⁵ »

¹²¹Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 136.

¹²²*Ibid.*

¹²³*Ibid.* p. 135.

¹²⁴*Ibid.* p. 140.

¹²⁵*Ibid.* p. 141.

C'est quand elle rejoint ces femmes cloitrées, les écoutant glorifier son frère en son absence qu'elle comprend, que chez eux, les parents comme les grands parents préfèrent les garçons : « *Il a prononcé un nom, un seul avant de mourir. Il cherchait un visage au milieu de tous les visages penchés sur lui. Djamel. Oui, tous l'ont entendu. C'est le nom de Djamel qu'il a dit dans un dernier souffle.*¹²⁶ ». C'est ce qui montre que « Nadia » pénètre malgré elle dans l'élément de son grand frère qu'avec son autorité. Les tantes et les cousines répondent communément aux exigences demandées. Dans ces conditions précises, ces femmes reprochent au personnage principal son envie d'évasion : « *Et quand elle veut partir, il est tard, disent-elles, trop tard pour que tu rentres seule.*¹²⁷ »

2.2.2 La réflexion de Sartre au sujet de l'emprise.

Jusqu'à maintenant ces faits évoqués nous font penser à la réflexion de Jean Paul Sartre confirmant que l'existence de l'autre est preuve de la limite de la liberté. Cela montre que la présence de la mère conservatrice et du frère extrémiste fait du protagoniste principal un objet. C'est-à-dire « Nadia » est synonyme d'objet dans la liberté de son entourage : « *Il n'est pas un être seul et cette situation nécessaire rend la liberté de l'homme limitée. Rencontrer autrui se passe sans une sélection. Donc un être qui s'impose se produit.*¹²⁸ ». A travers cette recherche nous constatons que le personnage masculin a eu le droit de choisir sa propre voie prouvant son autonomie. C'est à partir de cette notion que nous découvrons l'impact de cette liberté sur celle du personnage féminin qui se laisse exporter par le changement causé par son frère. Cela explique que « Nadia » ne fait que subir des exigences engendrées par la liberté de « l'autre ». Selon Sartre, la raison de la limite imposée sur l'homme est le fait qu'il ne le comprend pas comme l'action d'autrui mais comme le moi, « objet-autrui ». La limite de l'homme libre dans l'état de l'être-en-soi est soi-même, alors qu'avec l'apparition d'autrui, la limite de cette liberté devient la liberté d'autrui. Et cela veut dire que la liberté ne peut être limitée que par une autre liberté.

C'est alors que la liberté illusoire de « Nadia » ne pourrait être manifestée à cause du tempérament du personnage masculin. Par ailleurs, « Djamel » en tant qu'extrémiste avait

¹²⁶Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 143.

¹²⁷*Ibid.* p. 144.

¹²⁸*Sur la nature nécessaire de la liberté chez Jean Paul Sartre*, Cevriye Demir Güneş, Département de philosophie, Faculté des Lettres, Université Gazi Turquie, source : <https://revistadefilosofia.org/43-05.pdf>, consulté le 14 juin 2022.

l'orientation de prendre des jugements à l'égard de « Nadia » sans autant tolérer sa position. Ceci est critère de dominance ainsi qu'ignorance condamnant le personnage féminin. Pour Sartre, le fait de pouvoir exprimer son prestige, ses émotions envers quelqu'un d'autre risque de mettre ce dernier dans une case étroite. C'est d'ailleurs ce qui définit la relation existant entre « Nadia » et « Djamel ». C'est cette relation en question qui étouffe le personnage principal qui se laisse saisir par cette présence fraternelle engendrée par la passivité de « Nadia » : « *En d'autres termes, autrui est la personne dont je vise les émotions, les opinions, le caractère dans mes expériences car autrui n'est pas que la personne que je vois.*¹²⁹ »

A l'aide des parties remémorées dans le roman choisi nous rencontrons la liberté des autres femmes ayant pris le dessus sur « Nadia » alors qu'elles soient loin de profiter de la leur, toutefois ces dernières sont synonymes de la notion de « l'autre » traitée par le philosophe. C'est-à-dire, et comme nous l'avons bel et bien aperçu, la réflexion de ces femmes se résume par les commérages ainsi que l'élévation de la valeur masculine restituait « Nadia » à une personne silencieuse sans se permettre d'imposer sa propre version concernant le sujet : « *Nadia écoute seulement le bruit qui s'éteint à l'intérieur d'elle. Une vague se retire dans un lent et douloureux râlement.*¹³⁰ »

2.2.3 La question de l'amour pour Sartre.

Au cœur d'un récit aux événements tumultueux démontrant la barbarie de l'extrémisme religieux, Maïssa Bey y insuffle une histoire d'amour entre les deux protagonistes, une interdiction que « Nadia » a bel et bien bravée. Cependant, les pages qui ont suivies montrent la version du personnage masculin dans cette liaison. C'est pour cette raison que nous allons mettre en lumière l'existence d'une certaine manipulation qui rend « Nadia » objet en amour. Ce sujet en question interpelle la théorie de Jean Paul Sartre qui explique en premier lieu que le fait de se laisser saisir par ses émotions est une preuve d'esclavage. Ceci dit, ces émotions ont pris le dessus sur le personnage féminin conduisant ainsi ses comportements avec son amant. C'est ce qui montre que « Nadia » dépend de ses sentiments que « Karim » a enclenchés. Autrement dit, elle n'est pas responsable, dans ce

¹²⁹ *Sur la nature nécessaire de la liberté chez Jean Paul Sartre*, Cevriye Demir Güneş, Département de philosophie, Faculté des Lettres, Université Gazi Turquie, source : <https://revistadefilosofia.org/43-05.pdf>, consulté le 14 juin 2022.

¹³⁰ Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 114.

cas, elle subit une seconde fois l'emprise de l'autre : « *Elle sent, sans tourner la tête, la brûlure de son regard sue elle, plus forte encore que la brûlure du soleil.*¹³¹ »

Nous pouvons dire que le personnage masculin a eu cours liberté de créer cette indépendance : « *C'est de la liberté de l'autre en tant que telle que nous voulons nous emparer.*¹³² ». Ces propos expliquent que l'amant parvient à posséder l'aimée qui était avant cela une cible. C'est exactement ce que nous avons constaté au début de cette courte histoire, « Karim », comme tous les autres personnages mentionnés, envisageait à manier de toutes les façons « Nadia ».

« *Ils sont arrivés. Elle descend de la voiture. Fait quelques pas. Se laisse envahir par les vibrations que provoque en elle l'intensité de son bonheur.*¹³³ » : C'est ce protagoniste masculin qui possède le pouvoir de créer certaines émotions ressenties par le protagoniste féminin. Cela s'explique par la volonté de « Karim » en mettant fin à leur relation sans pour autant prendre en compte l'avis de « Nadia ». C'est ce qui met en avant une certaine supériorité l'orientant à prendre des choix nourrissant son propre intérêt dans cette relation évoquée et le personnage principal se laisse emporter, uniquement, par le vouloir du personnage masculin. Elle ne manifeste aucunement sa réflexion.

A travers les lignes de cette partie, nous faisons appel au raisonnement de Jean Paul Sartre touchant à l'idée du « tyran » et de son sujet auquel nous faisons allusion. Dans ce cas précis, nous pouvons dire que « Karim » est le tyran et « Nadia » représente son sujet :

Cette possession s'assimile à un asservissement : le tyran s'assure la soumission de ses sujets en jouant sur les mécanismes de la psychologie humaine : il suscite mécaniquement en eux des passions qui auront pour effet de les soumettre à des exigences, comme la peur ou l'amour. En ce sens, le tyran est une espèce de technicien des sentiments : il obtient ce qu'il veut de ses sujets par des techniques psychologiques.¹³⁴

¹³¹Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 47.

¹³²*Sur la nature nécessaire de la liberté chez Jean Paul Sartre*, Cevriye Demir Güneş, Département de philosophie, Faculté des Lettres, Université Gazi Turquie, source : <https://revistadefilosofia.org/43-05.pdf>, consulté le 14 juin 2022.

¹³³Maïssa BEY, *op. cit.* p. 48.

¹³⁴*Sur la nature nécessaire de la liberté chez Jean Paul Sartre*, Cevriye Demir Güneş, Département de philosophie, Faculté des Lettres, Université Gazi Turquie, source : <https://revistadefilosofia.org/43-05.pdf>, consulté le 14 juin 2022.

Toutefois, dans la première partie, Maïssa Bey montre à travers « Nadia », la désobéissance des règles en manifestant ses sentiments en guise de liberté. Mais au bout du compte, l'existence de l'autre a mis fin à cette autonomie. C'est-à-dire :

La manière dont le tyran possède son sujet n'est donc une appropriation de leur liberté qu'en un certain sens : il possède leur liberté en l'annulant, en la détruisant, car les passions qu'il suscite en eux les déterminent nécessairement à agir comme le tyran le souhaite.¹³⁵

Cet extrait généré de l'argument du philosophe résume la relation que l'écrivaine algérienne avait improvisée dans ce récit des années 90.

2.3 La liberté absolue.

Nadia vivait sous le joug de la société algérienne. Elle s'avère rejoindre un monde statique tel un objet se jette dans son essence. Cependant, un extrait du récit met à l'évidence l'existence de la révolte ranimant sa liberté tout au long d'elle : « *Immobilité. Quelque chose en elle est immobile. En attente. Suspendu dans un espace où ne tournent plus que des fragments qu'elle s'épuise à remettre en ordre. Décomposée.*¹³⁶ »

A travers les mots de la narratrice, nous apercevons la suppression de la passivité du personnage principal tout en prenant son destin à deux mains. Cela dit, « Nadia » refuse cette soumission imposée par son frère. Elle ne se voit plus pouvoir subsister dans ces conditions, c'est pourquoi, elle décide enfin de suivre son propre choix. Ceci se produit en « premier jour de printemps », un indice démontrant l'éveil du protagoniste faisant surface sur autre renaissance distinguée des deux premières évoquées :

Où va-t-elle en ce premier jour de printemps ?
Ni peur, ni plaisir. Rien que le désir d'un immense oubli.¹³⁷

Cette fois-ci elle sort pour retrouver sa liberté comme l'avait-elle fait au début. Sans être accompagnée, elle se laisse guider par son intuition :

¹³⁵Sur la nature nécessaire de la liberté chez Jean Paul Sartre, Cevriye Demir Güneş, Département de philosophie, Faculté des Lettres, Université Gazi Turquie, source : <https://revistadefilosofia.org/43-05.pdf>, consulté le 14 juin 2022.

¹³⁶Maïssa BEY, op. cit. p. 140.

¹³⁷Ibid. p. 146.

Nadia tire la porte derrière elle, traverse la cour peuplée d'ombres furtives.
Le ciel, au-dessus, encore éclaboussée d'étoiles.
Elle écoute la lente respiration de la nuit qui s'en va.¹³⁸

Par ailleurs, la description placée dans cette partie se penche sur les émotions du personnage principal envisageant, dans le cas présent de penser à sa personne délaissée ainsi que prise par les exigences de son entourage : « *Mensonge, l'amour d'une mère qui ne voit ni n'entend les cris, les déchirements de ses enfants. La chair de sa chair, dit-elle. Mensonge, l'amour plus fort que la mort.*¹³⁹ ». Cela explique que « Nadia » tente de briser l'être en soi dans le but de pouvoir se retrouver. Au-delà de cela le protagoniste féminin sort de son silence en se démasquant des autres femmes afin de brandir les « mots » qui dérangent face à son frère. Elle n'a plus peur : « *Elle crie maintenant et les mots en sortant d'elle ont juste le sifflement d'une flèche qui part très loin au-dessus de leur têtes.*¹⁴⁰ » Elle assume pleinement les interdictions qu'elle a commises, un fait rattrapant ses moments de soumission et de mensonges l'ayant protégée des châtiments de la société. Dans le cas présent, elle les dévoile en mettant en avant sa position : « *Elle lui raconte une histoire qu'elle n'a pas inventée. Une histoire d'amour, le silence et de la mort. La mort qu'elle a donnée, un jour, seule dans sa chambre.*¹⁴¹ »

Dans ces dernières pages du roman, l'écrivaine remet en action la liberté de son protagoniste féminin et cela est visible à travers un symbole : « *Et puis Nadia se met à courir. Plus vite, plus fort qu'elle n'a jamais couru. Son voile se dénoue, s'envole.*¹⁴² »

C'est-à-dire, tout ce qui a été imposé (silence, voile, soumission...) touche à sa fin. « Nadia » refuse ce monde opposé à ses rêves, elle ne pouvait subsister dans des conditions aussi rudes. C'est à ce moment que nous constatons le résultat de l'expérimentation réalisée par Maïssa Bey prouvée par la réapparition de « Djamel » qui, avec sa réaction, toute révolte exercée contre la métamorphose qui se produit dans sa société des années 90 est vaine : « *Elle court. Lève les bras au ciel. Et c'est alors, seulement, que son frère lui jette la première pierre.*¹⁴³ »

¹³⁸Maïssa BEY, *op. cit.*, p. 146.

¹³⁹*Ibid.*

¹⁴⁰*Ibid.* p. 147.

¹⁴¹*Ibid.*

¹⁴²*Ibid.*

¹⁴³*Ibid.*

C'est le frère qui sort glorieux, gardien des traditions et prend le dessus ne tolérant aucunement les vérités dévoilées par « Nadia ». C'est-à-dire, ce protagoniste masculin est à l'image de la société qui refuserait la position du protagoniste féminin. Cependant, ce protagoniste féminin choisit dans tous les cas sa mort qui s'avère être l'unique solution sachant que le pouvoir de changer les choses est limité.

Pour un autre motif, nous qualifions cette liberté comme absolue car « Nadia » vote pour sa propre fin étant responsable des événements qui ont suivi en se dépouillant de sa passivité :

Chez Sartre, étant un pour-soi à la base, la liberté est le fait que l'homme choisit d'une manière nécessaire sans pression sa sélection. La liberté ne se produit que par la sélection. En ce sens la liberté est d'être condamnée à choisir continuellement. Même dans la peur qui est l'une des conditions involontaires, l'Homme choisit sa liberté. L'Homme assume sa liberté et ses responsabilités.¹⁴⁴

C'est ce qui se produit avec « Nadia » dans cette dernière partie de l'œuvre, elle ne se voit plus pouvoir satisfaire une autre fois les exigences de la société à laquelle s'opposent ses rêves.

Elle assume et croit en son autonomie qui ne pourrait plus être manifestée là où elle est. Elle est bel et bien consciente de son dénouement à la compagnie des femmes indiquées dans la partie où l'obéissance est reine.

Ce que nous pouvons retenir de cette partie, c'est le retour de la révolte et surtout la conscience du protagoniste principal orienté par son raisonnement qui rend sa liberté absolue, ceci nous fait penser au personnage de « Meursault » dans « *l'Etranger* » d'Albert Camus qui se révolte avant son exécution : « *Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui crève en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier. Moi, j'étais plus sûr que lui, sûr de ma vie et de cette mort qui allait venir*¹⁴⁵. ». A l'approche de sa mort, « Meursault » se trouve plus rassuré de vivre dans l'absurdité que dans un monde qui aurait un sens. Cette philosophie s'applique sur « Nadia » qui préfère mourir que de subsister dans la société des années 90.

¹⁴⁴Sur la nature nécessaire de la liberté chez Jean Paul Sartre, Cevriye Demir Güneş, Département de philosophie, Faculté des Lettres, Université Gazi, Turquie, source : <https://revistadefilosofia.org/43-05.pdf>, consulté le 14 juin 2022.

¹⁴⁵Albert CAMUS, *l'Etranger*, Paris, Ed. Gallimard, 1942, p. 221.

Conclusion

Vers la fin de l'analyse consacrée au deuxième chapitre, nous avons constaté que Maïssa Bey avait accordé le commencement de deux orientations opposées. La première est celle du protagoniste féminin découvrant la liberté à la pointe du jour souhaitant en bénéficier dans son propre pays. C'est pourquoi elle n'hésite pas de braver les interdits et d'avoir recours aux mensonges à chaque fois que l'occasion se présentait, c'est ce qui la rend plus ou moins maîtresse de ses actions. La deuxième est celle du protagoniste masculin étant l'image de la société touchée par la montée de l'intégrisme religieux qui a connu une évolution au cours du changement effectué. Autrement dit, ce personnage ainsi que les autres (la mère, Karim) ont fait perdre à « Nadia » dans la deuxième partie de l'analyse, la notion du « sujet ». Dans ce cas elle se retrouve « objet », coincée dans le guet apens de ces protagonistes. C'est jusqu'au dernier titre de ce chapitre que le personnage féminin reprend son activité sachant que son frère continue à défendre les valeurs de la société algérienne des années 90.

Conclusion Générale

Au terme de ce travail, il est préférable de faire un petit récapitulatif sur cette étude « La liberté en devenir » dans le roman « *Au commencement était la mer* » de Maïssa Bey. Cette analyse nous a permis de découvrir de plus près le contexte social ayant existé en Algérie des années 90 touchant la liberté de la femme de la même époque. C'est pourquoi, nous avons abordé dans le premier chapitre le recul de cette autonomie sur tous les plans, car il faut savoir que cette notion qui est le sujet de ce travail de recherche a été bel et bien revendiquée par les femmes algériennes avant l'indépendance. Cependant des éléments sembleraient avoir le pouvoir de changer le plan du devenir d'un état instaurant des lois déstabilisant le rapport entre la société et la culture, l'art, la religion ainsi que le politique engendrant un impact sur le personnage principal qui représente toutes les femmes de cette ère.

Dans ce cas nous nous sommes appuyées sur « Nadia » pour montrer et dégager le sens de cette notion et son changement durant cette période. Pour l'auteur, ce protagoniste qu'elle a improvisé est l'image de la liberté placée dans un milieu en pleine transition. Maïssa Bey met à l'épreuve son personnage qui souhaiterait briser les tabous et franchir les interdits durant ces temps fragiles où certains rejettent la valorisation de la liberté appartenant à la même société.

Ce roman est synonyme d'expérimentation permettant à l'écrivaine d'observer le cheminement du sentiment de la liberté d'une jeune fille de 18 ans. C'est alors, que nous nous sommes intéressées à la liberté mise en action dans ce deuxième chapitre étant divisé en trois parties, chacune d'entre elles montrait une forme distinguée du sujet en question. Ça nous a autorisées de sélectionner la source causant le manque de liberté qu'a connu le personnage principal, à savoir cette mère conservatrice, le frère extrémiste ainsi qu'un amant manipulateur alimentant des conditions sociales inadaptées dont « Nadia » est victime.

A travers ce travail de recherche, nous avons constaté qu'au commencement, le personnage principal accueille à bras ouverts sa liberté au biais des mensonges et des obéissances, cette tranche où la liberté était agencée au sommet finit par se dissiper se laissant détrôner par la soumission générée par les facteurs évoqués.

Cependant, le protagoniste féminin nous impressionne à travers ses actions brandissant une liberté absolue en choisissant son dévouement. Mais rien n'empêche qu'avec un peu de recul, nous arrivons à comprendre que « Djamel » le frère extrémiste, gardien des

traditions avait pris le dessus et que le fratricide commis est en guise de purification de l'honneur.

C'est à l'aide de ce cheminement que nous pouvons répondre à la problématique posée, la femme algérienne des années 90 n'a pas eu le privilège de profiter de la liberté sensée être accordée.

Cet ensemble de notions étudiées et analysées dans ce corpus peuvent faire un objet d'étude plus détaillée et approfondie lors d'une thèse de doctorat.

Bibliographie

Corpus

BEY Maïssa, *Au commencement était la mer*, Ed. barzakh, Alger, 2012, p. 152.

Ouvrages théoriques

AMIR Laïla, *Une femme maghrébine en quête de liberté*, Ed. Harmattan, Paris, 2012.

BESSIS Sophie, *Les Arabes, les femmes, la liberté*, Ed. Albin Michel, Paris, 2007.

COJEANT Annick, HALIMI Gisèle, *Une farouche liberté*, Ed. Grasset, Paris, 2020.

DE TILLY Marine, MUSTAPHA Leïla, *La femme, la vie, la liberté*, Ed. Stock, Paris, 2020.

GOLDMAN Emma, *De la liberté des femmes*, traduit par Thibaut de Saint Maurice, Ed. Payot, Paris, 2020.

SARTRE Jean-Paul, *Les chemins de la liberté I : L'âge de raison*, Ed. Gallimard, Paris, 1945.

STUART MILL John, *De la liberté*, traduit par Laurence Lenglet, Ed. Gallimard, Paris, 1990.

Romans

MEROUANE Leïla, *La fille de la casbah*, France, Ed. Julliard, 1996.

MEROUANE Leïla, *La jeune fille et la mère*, Paris, Ed. Seuil, 2005, p. 114.

CAMUS Albert, *l'Etranger*, Paris, Ed. Gallimard, 1942, p. 221.

Essais

MIMOUNI Rachid, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, Ed. Rahma, Ryadh El-Feth, 1993, p. 173.

HARICHANE Abdelkader, *Le fils et le pouvoir*, Ed. Lalla Sakina, 1990.

Sites internet

Le rôle de la femme dans les services de santé durant la révolution glorieuse, source : <https://www.poste.dz/philately/s/1400#:~:text=> consulté le 19 Mars 2022.

C'est un essai : Femmes dévoilées, Des Algériennes en France à l'heure de la décolonisation chapitre 7 Désengagement, source : <https://books.openedition.org/enseditions/7293?lang=fr> consulté le 19 Mars 2022.

Nouara : biographie Musique Kabyle, source : <http://www.music-berbere.com/artiste-nouara-ia-43.html> consulté le 19 Mars 2022.

Alger 60 70 : années euphoriques, source : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts> consulté le 19 Mars 2022.

Algérie : Musique et tradition, source : <https://www.cvs-mediathèques.com/?art=4486> consulté le 19 Mars 2022.

ECRIRE UNE HISTOIRE DE L'ART « MODERNE » EN ALGERIE : MOHAMED KHADDA, PENSEES POUR UN ART NOUVEAU, Emilie GOUDAL, source : https://www.academia.edu/33129466/%C3%89crire_une_histoire_de_l_art_moderne_en_Alg consulté le 23 Mars 2022.

Alger 60 70 : années euphoriques, source : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts> consulté le 19 Mars 2022.

L'évolution de l'Algérie depuis l'indépendance, source : <https://doi.org/10.3917/sn.014.0027#xd> , consulté le 25 Mars 2022.

15. *1979-1983 : le double visage du régime Chadli*, source : <https://www.cairn.info/revue-sud-nord-2001-1-page-27.htm> consulté le 25 Mars 2022.

Transformation du mouvement associatif en Algérie depuis 1989 : les voies de la professionnalisation, Nordine MIHOUBI, source : <https://journals.openedition.org/insaniyat/15313?lang=ar>, consulté le 29 Mars 2022.

Le développement de la presse électronique en Algérie : Des dispositifs aux pratiques journalistiques, Etude d'un échantillon de journaux en ligne, Fatima Zohra Taiebi Moussaoui, source : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/2796>, consulté le 04 avril 2022.

Officialisation de la langue amazigh en Algérie : impact sur les attitudes et représentation sociolinguistique de quelques locuteurs algériens, Mourad BEKTACHE, source : <https://doi.org/10.4000/multilinguales.3764>, consulté le 08 avril 2022.

Le 09 juin 1984, le code de la famille promulgué Babzman, source : <https://babzman.com/cela-sest-passe-un-9-juin-1984-promulgation-du-code-de-la-famille/> consulté le 08 avril 2022.

Cheb Hasni, le raï est mort, vive le raï, Rachid LAIRECHE, 08 août 2019 à 17h06, source : <https://www.liberation.fr/musique/2019/08/08/cheb-hasni-le-rai-est-mort-vive-le-rai>, consulté le 10 avril 2022.

Journalisme dans la guerre, source : <https://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2009-> consulté le 14 avril 2022.

Laetitia ATLANI-DUAULT, *Relations familiales, normes genrées, et militantisme féminin en Algérie : Jalons pour une anthropologie de la violence*, Thèse de doctorat, sous la direction de Frédérique FOGEL , source : http://www.reseau-terra.eu/IMG/pdf/LEBAS_Chlotilde-2.pdf, consulté le 18 avril 2022.

La violence est l'arme universelle de la domination masculine, source : <https://algeria.fes.de/e/la-violence-est-larme-universelle-de-la-domination-masculine-femicides-dans-le-contexte-algerien>, consulté le 18 avril 2022.

Rencontre avec Maïssa Bey, source : https://gerflint.fr/Base/Turquie3/rencontre_litteraire.pdf

Sartre : L'homme est condamné à être libre, source : <https://la-philosophie.com/homme-condamne-etre-libre-sartre>, consulté le 27 Mai 2022.

<https://d1n7iqsz6ob2ad.cloudfront.net/document/pdf/53343c74aa6f5.pdf>, consulté le 08 avril 2022.

L'image de la mère dans la civilisation, ma mère de Driss CHRAIBI, source : <https://rep.up.krakow.pl/xmlui/bitstream/handle>, consulté le 20 avril 2022.

Sur la nature nécessaire de la liberté chez Jean Paul Sartre, Cevriye Demir Güneş, Département de philosophie, Faculté des Lettres, Université Gazi Turquie, source : <https://revistadefilosofia.org/43-05.pdf>, consulté le 14 juin 2022.

Les Francophonies Des écritures à la scène, source : <https://www.lesfrancophonies.fr/BEY-Maissa#:~:text>

Maïssa Bey, lettres d'Algérie, propos recueillis par Christine DETREZ Dans *Travail, genre et sociétés*, 2014 (n°32), pp. 5-21, source : <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2014-2-page-5.htm>, consulté le 15 Mai 2022.

L'écriture comme résistance quotidienne : être écrivaine en Algérie et au Maroc aujourd'hui, Christine DETREZ Dans *Sociétés contemporaines*, 2010 n°78), pp. 65-85. <https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2010-2-page-65.htm>, consulté le 15Mai 2022.